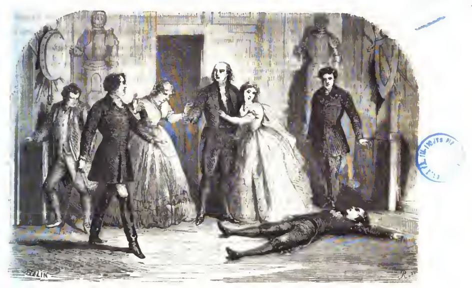
23



ÉRIC OU LE FANTOME

DRAME EN TROIS ACTES

PAR MM. N. FOURNIER ET DE BIEVILLE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 23 MAI 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE PRÉSIDENT DE STOCKHAUSEN.....	M. BEAUNONT.	PAVOLO, garçon d'auberge.............	FRANCISQUE.
AMÉLIE, sa fille........................	Mme CH. POTIER.	GERONIMO, paysan	EDOUARD.
LE GÉNÉRAL FELMANN..............	MM. EUGÈNE.	MATEO, idem..............................	CASSAGE.
ÉRIC, voyageur..........................	ALBERT.	BLUM, colporteur (Stéphen)............	TAILLADE.
RODOLPHE, idem........................	ROSIER.	BAPTISTA, fiancée de Matéo	Mmes ROBERT.
GEORGES, idem..........................	GOUGET.	MARGUERITE, femme de charge.......	CHEZA.
JOACHIM, aubergiste...................	CHARLET.	PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe, au premier acte, dans une auberge du Tyrol, et aux deuxième et troisième actes, dans un château aux environs d'Inspruck.

ACTE PREMIER.

Une auberge ouverte sur la montagne, à l'enseigne du *Soleil d'Or*. Les trois arcades du fond, qui est circulaire, aboutissent à trois routes différentes, creusées dans les rochers.

—

SCENE PREMIÈRE.

JOACHIM, BAPTISTA, MATEO, GERONIMO, BLUM, PAYSANS ET PAYSANNES.

Au lever du rideau, la scène est animée par un air de fête. — Des buveurs sont attablés; le vieux Géronimo les excite. — Matéo est entouré de ses amis qui attachent des bouquets à son chapeau et à sa boutonnière. — Baptista, avec les autres jeunes filles, est occupée à visiter la balle du colporteur.

CHŒUR.

Air nouveau de M. BEAUCOURT.

Buvons, buvons
A ses fiançailles;
Chantons, chantons,
Fêtons son bonheur.
Chantons le chœur
Des fiançailles;
C'est un beau jour pour Matéo;
Pourtant celui des épousailles
Bientôt lui semblera plus beau.

BAPTISTA.

Oui, chantez,
Et fêtez
Le bonheur et l'amour;
Chacune aura son tour.

REPRISE DU CHŒUR.

JOACHIM. A la santé des fiancés!

GÉRONIMO, buvant. Oui, mes amis, dans huit jours, ma fille Baptista s'appellera la signora Matéo.

MATÉO. Vous l'entendez, vous autres; dans huit jours, le repas de noces, ici, au *Soleil d'Or*.

JOACHIM. Chez lui... car ce gaillard-là, qui n'était que simple chasseur de chamois, va passer maître d'auberge.

GÉRONIMO. Ce n'est pas un vilain rêve que mon fils va faire là!

JOACHIM. Je le crois bien! l'auberge la mieux achalandée du Tyrol! (A Matéo.) Et je te la cède, mon garçon, au mois de novembre, au meilleur moment! On ne voit que des malades qui vont en Italie chercher un peu de chaleur, ou de riches voyageurs qui en reviennent pour jouir dans leur pays des plaisirs de l'hiver; sans compter les régiments qui passent et repassent depuis la dernière échauffourée des carbonari de Milan, ainsi que tous ces agents de l'Empire, qu'on reconnaît à leur rosette noire; et l'Autriche paie, comme ses soldats boivent... largement.

GÉRONIMO, buvant. A leur santé!

JOACHIM. Veux-tu te taire, Géronimo! tu n'as pas de honte? Oui, la pratique est bonne; mais j'aimerais mieux la savoir à cinq cent mille diables que de voir ces pauvres jeunes gens traqués comme des bêtes fauves pour avoir voulu redevenir, parbleu! ce que nous devrions être tous.

GÉRONIMO. Quoi donc?

BLUM, levant la tête. Des Italiens.

JOACHIM. Le colporteur a raison.

BAPTISTA, à Matéo, en étalant divers objets. Ah! Matéo, venez donc voir, les jolis rubans, les beaux chapelets!

MATÉO. A ton aise, ma petite Baptista; choisis là-dedans... Ne dirait-on pas que ce colporteur est sorcier? Tomber juste dans le pays un jour de fiançailles!

JOACHIM. Laisse donc... il y a plus de six jours qu'il rôde par ici... Il n'était entré d'abord que pour se rafraîchir, mais il se sera trouvé trop fatigué pour continuer sa route... ça n'est pas solide, ça; voyez, ça n'est pas robuste comme nous; ces jambes-là, diavolo! ne sont pas taillées pour le métier qu'il fait... On dirait un gentilhomme de la ville... Ah! ah! ah!

BAPTISTA. C'est vrai; il a les manières d'un amoureux.

MATÉO. Veux-tu te taire!

BLUM, affectant de rire. Ah! eh! vous êtes plaisant, père Joachim; voyons, achetez-vous quelque chose au pauvre Blum? dame! il ne me reste presque rien.

JOACHIM. Bon! Tu dois avoir une autre pacotille, là-haut sur la montagne, chez la mère Léonardi.

BLUM. Plaît-il?

JOACHIM. Chez la sorcière, comme on l'appelle. Est-ce que tu ne vas pas quelquefois à sa cabane?

BLUM. Moi?... je...

JOACHIM. Hier encore, Géronimo t'a rencontré... à la brune.

BLUM, un peu troublé. C'est vrai... oui... par économie, j'ai pris là un pauvre gîte... car cette belle auberge est trop chère pour mes moyens... J'y remonte le soir, quand mon commerce est fini.

JOACHIM. Et tu n'as pas peur de la vieille?

BLUM. Moi, peur! et pourquoi donc?

JOACHIM. Ah! dame, c'est qu'elle passe pour jeter des sorts dans le pays. On dit qu'elle lit aussi clairement dans l'avenir que je lis sur ta figure.

BLUM. Ah! vraiment!... Et vous êtes si habile?

MATÉO. C'est donc ça qui lui sert à découvrir des remèdes pour les blessures? Car on dit tout bas qu'elle a reçu et soigné dans sa cabane des patriotes, des carbonari, poursuivis après leur coup manqué sur Milan.

BLUM, un peu troublé. Eh quoi!... vraiment?... les pauvres diables!... Et sans doute on espère en arrêter beaucoup?

MATÉO. Ça commence.

BLUM, à part. Ah! mon Dieu! que sera-t-il devenu, lui?

MATÉO. On enverra au Spielberg les moins compromis... par exemple ceux qui ont porté secours aux insurgés, aux blessés...

BLUM. Ainsi l'on punit jusqu'au dévouement d'un ami, d'un frère, même?

MATÉO. La proclamation ne distingue pas! Quant à ceux qui ont pris les armes pour l'indépendance de la patrie commune...

BLUM. Eh bien?

MATÉO. Fusillés.

BLUM, à part. Juste ciel!

GÉRONIMO, buvant. A leur santé!

BLUM, à part. J'espérais le trouver dans ces montagnes. Allons, continuons mes recherches... Celle qui m'attend à Rome m'excusera. (Il reprend la balle.)

JOACHIM. Eh bien, jeunes filles, vous avez donc tout à fait dévalisé ce pauvre homme?

BLUM. Oui, père Joachim, j'ai tout vendu... A présent, souhaitez-moi un bon voyage... Bonjour, mes amis... que le ciel bénisse votre mariage... (à part) et qu'il me protége. (Il sort.)

BAPTISTA, à Matéo. Comment me trouvez-vous avec cette coiffure?

MATÉO. Plus jolie que jamais, ma petite Baptista.

GÉRONIMO, buvant. A la santé des fiancés!

TOUS. Oui! à la santé des fiancés!

REPRISE DU CHOEUR.

Chantons le chœur des fiançailles,
C'est un beau jour pour Matéo,
Pourtant celui... etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAVOLO.

PAVOLO, accourant tout effaré. Chut donc! voulez-vous bien vous taire? Voulez-vous bien ne pas chanter comme ça? *C'est un beau jour pour Matéo!* Un beau jour! qu'en savez-vous?

JOACHIM. Qu'est-ce qu'il a donc, cet imbécile?

PAVOLO. Comment, ce que j'ai, cet imbécile?... quoi? père Joachim, vous qui êtes un homme plus que mûr, et qui avez atteint l'âge de raison depuis plus de cinquante ans, pour vous parler avec le respect que je vous dois comme votre premier garçon, quoi? père Joachim, vous commettez l'inconvenance de fiancer votre fille un jour comme celui-ci?

JOACHIM. Eh bien, quel jour est-ce donc?

PAVOLO. Quel jour! sainte Vierge! vous n'avez donc pas d'almanach?

JOACHIM. N'est-ce pas un dimanche?

PAVOLO. Oui, le premier dimanche de l'Avent! rien que ça! Vous ne savez donc pas que ce jour-là est fatal aux hommes et aux bêtes?... Aussi j'en ai une peur!...

MATÉO. Poltron!

PAVOLO. C'est ça, faites l'esprit fort, vous, comme l'an dernier... Vous souvenez-vous qu'à pareil jour, nous étions trois ici, à cette table, pour manger ma chasse... un perdreau?... trois! quel nombre fatal!

MATÉO. Oui, tu aurais mieux aimé le manger tout seul.

PAVOLO. Bien sûr... A telle enseigne que vous vous moquiez de moi avec ce voyageur anglais, notre troisième convive, à propos de mes superstitions... Eh bien, qu'est-ce qui lui est arrivé, à cet hérétique de voyageur anglais?

JOACHIM. Oui, que lui est-il arrivé?

PAVOLO. Deux mois après, il est tombé dans un trou de neige.

MATÉO. Deux mois après! Il avait eu le temps de digérer son tiers de perdreau.

TOUS, riant. Ah! ah! ah! ah!

PAVOLO. Oui, riez!... vous me faites frémir!... Pourquoi l'accident lui est-il arrivé? parce qu'il avait ri aussi, lui, le dimanche de l'Avent, et en nombre impair.

TOUS, se regardant. Au fait!... c'est possible.

PAVOLO. Comment, si c'est possible!... c'est la sorcière de Brixen qui me l'a dit...

TOUS. La sorcière de Brixen!

PAVOLO. La mère Léonardi, rien que ça... je l'ai vue là-haut... et savez-vous ce qu'elle m'a encore annoncé?

JOACHIM. Quoi donc?

PAVOLO. C'est que si on a le malheur de se divertir dans cette auberge, aujourd'hui dimanche, le jour ne se passera pas, père Joachim, sans qu'il y ait un mort chez vous.

TOUS. Un mort!

PAVOLO. Et probablement... c'est celui qui s'en donnera le plus...

GÉRONIMO. Ah! je n'ai plus soif.

JOACHIM. Allons donc! chez moi!...

PAVOLO. Je ne sais pas au juste si elle a dit chez vous, mais c'est au moins dans le pays.

JOACHIM. Aujourd'hui?...

PAVOLO. Je suppose... Après ça, si ce n'était aujourd'hui, ça serait demain, après demain...

MATÉO. Un mort, dis-tu?...

PAVOLO. Ou quelque chose comme ça...

MATÉO. Ah! je vois ce que c'est, mes amis, je sais ce qui le fait parler; il veut retarder mes fiançailles en nous faisant peur... il voulait avoir l'auberge et la fille de Joachim.

PAVOLO. Eh bien, oui... là... je l'aime, je l'adore, l'auberge du père Joachim... et je la prendrais bien avec son enseigne,

la fille du père Joachim, et je la voudrai toujours, la fille et l'auberge du père Joachim...

JOACHIM. Allons, allons, pour narguer cet imbécile, Baptista va nous chanter la ronde de la sorcière.

Air de M. Béancourt.

BAPTISTA.

PREMIER COUPLET.

Elle apparaît sur la montagne;
Et d'effroi glaçant les esprits
Quand un soldat de l'Allemagne
Fait la chasse aux pauvres proscrits :
(Baissant la voix.)
« Tyran, ta vengeance s'apprête!
Dit-elle tout bas...
Comme un point noir, vois la tempête
Se former là-bas...
A ton destin tu n'échapperas pas. »

CHŒUR.

Tyran, la vengeance s'apprête, etc.

DEUXIÈME COUPET.

Aux pieds de la sainte madone,
De l'amour fuyant le danger,
La jeune fille à sa patronne
Demande de la protéger.
(Baissant la voix.)
Mais une voix à son oreille
Murmure tout bas :
« Tes pleurs sont vains, l'amour qui veille
Te guette là-bas.
A ton destin tu n'échapperas pas. »

CHŒUR.

Mais une voix à son oreille, etc.

PAVOLO. Il y a un troisième couplet.

Maris, pour vous quel trouble-fête!
Quand un époux, béni du ciel,
Avec orgueil levant la tête,
Célèbre la lune de miel!
« Prends garde, cet astre céleste,
Dit-elle tout bas,
A parfois un croissant funeste.
(A Matéo.)
A ton destin tu n'échapperas pas. »

CHŒUR.

Prends garde, cet astre céleste, etc.

On rit aux éclats. — On entend un coup de feu au dehors.

PAVOLO. Oh! qu'est-ce que c'est que ça?... C'est la mort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉRIC, RODOLPHE, GEORGES.

Tous trois sont vêtus de même; redingotes croisées, ceintures noires vernies, bottes par-dessus le pantalon, chapeaux noirs avec une plume, manteaux bruns.

GEORGES, remettant son fusil de chasse au garçon. J'ai manqué ce chamois... comme toujours... (A Éric.) Oh! je n'ai pas ton adresse, mon ami!

RODOLPHE. Où sommes-nous ici?

JOACHIM, s'avançant le bonnet à la main. Au pied de la montagne de l'Orzeler.

GEORGES. Sommes-nous loin de Bolzano?

JOACHIM. A un quart de lieue, à peu près.

GEORGES. Alors, pendant que nous souperons ici, vous pourriez envoyer quelqu'un chercher des dépêches qu'on a dû nous adresser, poste restante, à Bolzano.

JOACHIM. C'est très-facile. A quels noms doit-on les réclamer?

GEORGES. Aux noms de Rodolphe, d'Éric, ou de Georges.

JOACHIM, à Pavolo. Rodolphe, Éric et Georges... voilà tout?

ÉRIC. Voilà tout.

PAVOLO, s'avançant. Ah! ces messieurs sont frères peut-être?

ÉRIC, brusquement. Frères ou amis, que vous importe?

PAVOLO. Excusez... c'était pour savoir...

JOACHIM. Ces messieurs ont-ils des domestiques?

GEORGES. Non.

JOACHIM. Des bagages.

ÉRIC. Non.

JOACHIM. Que faut-il servir à ces messieurs?

RODOLPHE. Ce que vous aurez de meilleur... du bon vin! et nous boirons à vos beaux yeux, ma jolie fille; car je me sens en train de bien me divertir.

PAVOLO, à part. Le malheureux! (Bas à Joachim.) Dites donc, père Joachim, si je l'avertissais de prendre garde.

JOACHIM. Veux-tu bien te taire! (A part.) Il serait capable d'empêcher la consommation! (Haut.) Ces messieurs coucheront-ils ici?

GEORGES. Non.

JOACHIM. Ces messieurs ne désirent pas autre chose?

ÉRIC. Rien.

JOACHIM. Ces messieurs seront bientôt servis.

PAVOLO, bas. Dites donc, père Joachim...

JOACHIM. Quoi encore?

PAVOLO. Je me méfie de ces voyageurs-là... (Montrant Éric.) Celui-là surtout vous a un air satanique...

JOACHIM. Imbécile!

PAVOLO. Dame! c'est vrai.

SCÈNE IV.

ERIC, RODOLPHE, GEORGES. (Éric est allé s'asseoir dans un coin.)

RODOLPHE. Eh bien, mes chers amis, c'est donc ici qu'il faut nous séparer! Nous nous sommes rencontrés, il y a huit mois, en Italie, tous trois du même âge, tous trois orphelins, libres et presque seuls au monde... tous trois avides d'aventures et de plaisirs... Moi, je suis d'une ancienne noblesse d'Allemagne; toi, Georges, Italien de cœur et de naissance, tu caches dans notre compagnie, et sous un simple prénom, le carbonaro compromis dans les derniers troubles... Éric, lui, le Transylvain, n'a ni titre ni famille; mais il a sa bravoure aventureuse... Nous avons mis tout cela en commun, voyageant en frères, sous la raison sociale Éric, Rodolphe et Georges... mais le temps a passé vite et nos ducats aussi. Tout finit, hier, nous avons congédié nos domestiques; et ce soir, nous ferons notre dernier repas en commun. Nous ne sommes encore que trois camarades; demain seulement je redeviendrai solennellement et officiellement le baron Rodolphe de Neubourg.

GEORGES. Moi, un patriote réfugié, Georgio Müller, d'une bonne famille tyrolienne.

ÉRIC, avec amertume. Et moi, je resterai Éric... tout simplement.

RODOLPHE. Ce pauvre garçon!

GEORGES. Pauvre! avec une pension de cinquante mille ducats, placée sur sa tête chez Samuel Baruch, ce banquier juif de Trieste?...

ÉRIC. Ah! pourquoi, au lieu de cette fortune qu'on m'a jetée comme une aumône, le jour même de ma naissance, n'ai-je pas trouvé une famille, un nom! Un nom! c'est-à-dire le droit d'entrer dans ce monde qui vous demande d'où vous venez avant de vous accueillir, le droit de vivre au milieu de ses semblables, le droit d'aimer et d'être aimé, et de lever la tête sans rougir!

GEORGES. Rougir! et de quoi donc? de la faute de tes parents? de leur abandon! qui pourrait t'en faire un reproche? Va, pourvu qu'on soit honnête homme et qu'on ne doive rien à personne, je dis qu'on peut regarder un empereur en face... je te conseille d'envier les titres et la baronnie de Rodolphe, qui aujourd'hui a dépensé son patrimoine jusqu'au dernier florin.

RODOLPHE. C'est vrai; mais, ma foi, je ne regrette rien de ce que j'ai donné au plaisir. Je crois à mon étoile... l'avenir est riant... la vie est longue; suis-je ruiné? Eh bien, je retourne en Saxe... dans mon pays que j'ai quitté bien jeune pour les études et les voyages... j'offrirai mon épée au roi, et mon nom à quelque héritière qui sera trop heureuse d'être appelée baronne de Neubourg.

ÉRIC. Oui, tu peux te marier, toi, Rodolphe... ô malheur!

GEORGES. Éric, prends garde... je t'ai étudié pendant ces huit mois; ton caractère est ardent, passionné... tu fais un crime aux hommes du malheur qui t'a jeté parmi eux; garde-toi de l'envie, Éric, c'est une sombre conseillère qui ne sait que nous pousser au mal! laisse-là tes idées noires; abandonne les rêves pour les réalités, je vais chercher fortune dans quelque pays libre où je trouverai des sympathies généreuses... en France, en Amérique... viens avec moi, fais-toi le nom qui te manque dans l'industrie, dans les arts... j'ai un frère, un frère bien-aimé que je ne puis ni voir ni enlever à sa famille adoptive sans compromettre son avenir; prends sa place, viens avec moi, sois mon frère...

ÉRIC. Merci, Georges, mon bonheur n'est pas là.

GEORGES. Ah ! je comprends... tu le chercherais plutôt auprès de cette charmante jeune fille, que tu as rencontrée à Rome...

ÉRIC. Georges !

RODOLPHE. Vive Dieu ! tu m'y fais penser ! la jolie inconnue de l'église Saint-Pierre ! J'en étais amoureux aussi, moi.

ÉRIC, *ironiquement*. Toi, Rodolphe !

RODOLPHE. Par exemple, cela ne m'a pas rendu sombre et rêveur comme ce pauvre Éric. Moi, tout Saxon que je suis, j'aime à la française, en homme qui a passé trois ans à Paris.. oh ! les Parisiennes ! Aussi, quand la jeune étrangère a été si grossièrement offensée par le marquis Pisani, ai-je été, en vrai paladin, provoquer cet insolent personnage...

ÉRIC. Oui, tu l'as provoqué ; mais moi j'ai fait mieux, je l'ai tué.

RODOLPHE. C'est vrai, et le lendemain, quand tu as voulu chercher les remercîments de ta beauté mystérieuse, elle était déjà partie, sans nous avoir appris son nom.

ÉRIC, *à part*. Oh ! je le sais, moi !

RODOLPHE. Tout ce que j'ai pu supposer, d'après la tournure de sa gouvernante, c'est qu'elle est Allemande, et moi, j'adore les Allemandes.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BAPTISTA.

BAPTISTA. Je viens demander où ces messieurs veulent être servis.

GEORGES. Ici, ma chère enfant.

RODOLPHE. Et par toi. Sais tu que tu es charmante ? Comment t'appelle-t-on ?

BAPTISTA, *faisant la révérence*. Baptista, monsieur, pour vous servir.

RODOLPHE. Tu es Italienne ?

BAPTISTA. De Milan.

RODOLPHE. J'adore les Italiennes : tiens, Baptista, il faut que je t'embrasse.

BAPTISTA, *se sauvant*. Non, monsieur, ce n'est pas possible... le jour de mes fiançailles.

RODOLPHE. Ah ! tu as un fiancé... eh parbleu ! c'est comme un mari... et même c'est encore plus drôle... (*Il la poursuit.*)

BAPTISTA. Prenez garde, monsieur, Matéo est jaloux.

RODOLPHE, *la poursuivant toujours*. Et moi aussi, parbleu ! ce gaillard-là est trop heureux ! (*Il l'embrasse.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PAVOLO.

PAVOLO, *laissant tomber une assiette*. Ah ! qu'est-ce que je vois là !... Imprudent que vous êtes, savez-vous bien à quoi vous vous exposez ? Un jour comme celui-ci, vous divertir à ce point-là !

BAPTISTA. Nigaud ! (*Elle sort.*)

PAVOLO. Nigaud !

RODOLPHE. Est-ce que tu es le fiancé ?

PAVOLO. Au contraire... ce que j'en dis, c'est pour votre bien, monsieur Éric... ou monsieur Rodolphe... ou monsieur Georges... je m'embrouille avec vos noms de baptême... Vous ne connaissez donc pas le danger ? C'est comme le patron, cet étourneau de père Joachim... A propos, en attendant le souper, il m'a dit de vous envoyer promener.

RODOLPHE. Comment ?

PAVOLO. Pour voir une curiosité des environs... le Trou du Diable...

RODOLPHE. Le Trou du Diable ! qu'est-ce que c'est que ça ?

PAVOLO. Une crevasse de l'Orzeler... un précipice tout noir. On dit que c'est le diable qui l'a fait... en rentrant chez lui... sous terre... là-bas, à deux cents pas d'un vallon cultivé que vous avez dû voir en venant, et qui appartient à je ne sais quelle baronne allemande.

GEORGES. Eh bien, tu vas nous y conduire.

PAVOLO. Moi ! miséricorde ! pour cent florins je n'en approcherais pas... le vertige n'aurait qu'à me prendre... et la prédiction de la mère Leonardi !... J'aime mieux que ce soit un autre... vous, par exemple, monsieur Éric... ou monsieur Rodolphe... ou enfin... n'importe ; car elle annonce, la digne femme, que le jour ne finira pas sans qu'il y ait un mort ici.

GEORGES. Un mort !

PAVOLO, *bas*. Oui.

RODOLPHE, *riant*. En vérité ! Eh bien, si c'est moi, je te promets de revenir.

PAVOLO. Sainte Vierge ! ne plaisantez donc pas là-dessus... J'en ai la sueur froide.

GEORGES. Imbécile ! les revenants n'apparaissent qu'aux poltrons ou aux consciences troublées.

RODOLPHE. Eh bien, Georges, viens-tu au Trou du Diable ?

GEORGES. Sans doute.

PAVOLO, *au fond*. Eh ! tenez, voilà un guide tout trouvé... le petit colporteur, là-bas... eh !... ah bien oui, il file de l'autre côté !

GEORGES. Viens-tu avec nous, Éric ?

ÉRIC, *qui est resté devant la table, plongé dans ses réflexions*. Non... j'ai une lettre à écrire.

RODOLPHE. Comme tu voudras... Allons voir l'ouvrage du diable.

PAVOLO. N'en approchez pas trop, toujours !

SCÈNE VII.

ÉRIC, PAVOLO.

ÉRIC. Donne-moi ce qu'il faut pour écrire.

PAVOLO. Tout de suite, monsieur Georges... ou monsieur Rodolphe, ou n'importe.

ÉRIC. Et tu m'enverras Baptista.

PAVOLO. Hein ?... excusez... (*A part.*) Voyez-vous le sournois ! il attend que les autres soient partis. (*Apportant des plumes, du papier et de l'encre.*) Voilà déjà le premier article demandé ; à présent, je vais commander l'autre... (*A part.*) ça fera enrager Matéo.

SCÈNE VIII.

ÉRIC, *seul*. Ce Rodolphe ! il ose parler de son amour ! de son amour !... lui !... cet homme au cœur vide et léger, et moi que dévore une passion ardente, immense... lui et moi, nous avons le même mot à la bouche... en parlant d'elle ! oh ! c'est une profanation !... Amélie ! huit jours passés à te suivre, à t'entrevoir ! ces huit jours ont suffi pour décider de ma vie ; je la vois partout, toujours elle est là, devant moi !... elle me parle... Ah ! c'est du délire ! mais parviendrai-je à la retrouver ?

SCÈNE IX.

ÉRIC, BAPTISTA.

BAPTISTA, *au fond, à part*. Que me veut-il ?... Celui-là me fait peur.

ÉRIC. Ah ! mon enfant, vous êtes la fille de l'aubergiste ?

BAPTISTA, *timidement*. Oui, monsieur... fiancée à Matéo, qui est là...

ÉRIC. C'est bien ; vous pourrez peut-être me donner quelques renseignements.

BAPTISTA. Ah ! si ce n'est que ça... (*S'avançant.*) Me voilà toute prête, monsieur.

ÉRIC. Dites-moi... ces jours derniers, une jeune dame n'aurait-elle pas passé par cette auberge ?

BAPTISTA. Une jeune dame ?... C'est possible... nous avons tant de monde... Attendez donc... il y a quelques jours... Une jeune femme avec deux dragons ?

ÉRIC. Eh non !... une jeune personne accompagnée d'une gouvernante ; elle revenait d'Italie.

BAPTISTA. Ah ! je me rappelle... une jeune personne d'une figure bien douce...

ÉRIC. Charmante !

BAPTISTA. Et bonne, quoiqu'un peu triste. Sa gouvernante l'appelait mademoiselle Amélie...

ÉRIC. C'est elle ! oh ! oui !... c'est elle !... Et, sans doute, son nom, son titre, ont été inscrits sur vos registres ?

BAPTISTA. Cela doit être... tenez... (*Elle ouvre un meuble et y prend un registre.*) Il y a dix ou douze jours... (*Ouvrant le registre.*) Ce doit être là...

ÉRIC, *lisant*. « Mademoiselle Amélie de Stockhausen ! » C'est bien le nom qu'elle m'a dit... « Fille du baron de Stockhausen, président de la cour d'Inspruck. » Ah ! voilà ce que je voulais savoir...

BAPTISTA, *achevant de lire*. « Voyageant avec sa gouvernante. »

ÉRIC. Pas d'autre personne avec elles ?

BAPTISTA. Pas d'autre.

ÉRIC. C'est bon... je vous remercie... laissez-moi.

BAPTISTA, *en serrant le registre, à part*. C'est un amoureux !... C'est égal, je ne serais pas rassurée. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

ÉRIC, *seul*. Fille d'un baron ! d'un président ! Noblesse, dignité, son père a tout, et je n'ai, moi, que de l'or ! Pourra-t-il jamais voir sans mépris la tache de ma naissance ? Oui, peut-être, si sa fille m'aime !... si elle m'aime !... Oh ! sans cet

amour, je ne puis vivre!... Il me le faut!... Mais ce nom que j'ai écrit sur mes tablettes. . (Lisant.) « Stéphen!... » Oui, c'est bien ce nom que la gouvernante a prononcé quand elle est venue demander à notre hôtel, à Rome, si un jeune homme y était descendu... un jeune homme qui devait venir les chercher, sans doute, et cependant elles voyagent toutes les deux seules... Stéphen! oh! Dieu veuille que ce nom ne soit pas celui d'un rival!... Je veux écrire à Amélie, lui avouer ce que je suis, lui demander si, malgré mon obscurité, malgré ma honte, elle pourrait accueillir mon amour, m'accepter pour époux!... O Dieu! (Il se met à la table et écrit.) Je chargerai un exprès de lui porter cette lettre... sa réponse sera l'arrêt de mon sort; et si, après tout, Amélie m'aime, eh bien, la richesse peut donner des titres, des honneurs, et alors son père... Oh! que son père ne me la refuse pas!... M'arracher un bonheur que j'aurais entrevu! oh! je ne sais pas alors de quoi je serais capable! (Il plie la lettre et met l'adresse.) Bientôt mon sort sera décidé... c'est la vie ou la mort... Quelqu'un!... ah! gardons bien mon secret... qu'au moins personne ne puisse se jouer de moi! (Il serre la lettre dans son portefeuille.)

SCÈNE XI.

ÉRIC, PAVOLO.

PAVOLO. Tiens! vous êtes seul, monsieur?

ÉRIC. Que me veux tu?

PAVOLO. Ludovic est revenu de Bolzano; il y en a un de vous trois qui se nomme Rodolphe?

ÉRIC. Oui.

PAVOLO. C'est qu'on a trouvé à la poste une lettre qui lui est adressée.

ÉRIC. Donne.

PAVOLO. Voilà, monsieur Rodolphe... et puis en voici une autre adressée à M. Georges.

ÉRIC. C'est bien. (Il la prend.) Est-ce tout?

PAVOLO. Oui, monsieur Georges.

ÉRIC, à part. On leur écrit, à eux!...

SCENE XII.

LES MÊMES, GEORGES, RODOLPHE, puis BAPTISTA.

RODOLPHE. Nous voici.

GEORGES. Par ma foi, Éric, tu as eu tort de ne pas venir... le Trou du Diable est bien nommé.

RODOLPHE. Cinquante toises de profondeur! c'est effrayant.

BAPTISTA, apportant une table servie. Voilà, messieurs... Aidez-moi donc, Pavolo.

RODOLPHE. La vue de ces flacons me réchauffe et me réjouit l'âme, moins que toi cependant, ma belle enfant.

PAVOLO, à Rodolphe. A votre place, moi, je ne toucherais à rien, à cause du jour...

BAPTISTA, lui donnant un soufflet. Imbécile!

PAVOLO. Oh!

BAPTISTA. Ça t'apprendra à dégoûter les voyageurs.

PAVOLO, se frottant la joue. Ah! quel jour! quel jour! (Il sort avec Baptista.)

SCENE XIII.

ÉRIC, GEORGES, RODOLPHE.

ÉRIC. Deux lettres pour vous deux.

RODOLPHE. Bon! les affaires après souper! (Il s'assied à table.)

GEORGES. Ce n'est pas ma maxime! Nous allons lire cela à table... Eh bien, Eric?

ÉRIC. Merci... Je ne souperai pas.

GEORGES. Oh! décidément tu es trop amoureux! (Il s'assied à table.)

RODOLPHE. En ce cas, pendant qu'à nous deux Georges nous ferons de notre mieux pour remplir ta place, lis-nous nos deux lettres.

GEORGES. C'est cela... Nous n'avons pas de secrets pour toi.

ÉRIC. A la bonne heure! (Il prend une lettre et l'ouvre pendant que Rodolphe et Georges boivent et mangent.) Celle-ci vient de Trieste; elle est signée *Pierre Tavoli*.

GEORGES. Un ami intime, qui doit m'avertir de mes dangers...

ÉRIC. En effet... (Lisant.) « Je t'écris à la hâte... du courage, mon ami. Ton nom a été dénoncé à la police autrichienne... Une commission militaire t'a condamné par contumace. »

RODOLPHE. Condamné!

GEORGES. Oh! je m'y attendais bien.

ÉRIC, continuant. « Ton frère est à ta recherche... mais ne perds pas de temps à l'attendre... rends-toi bien vite au port le plus voisin et embarque-toi pour la France, en attendant des jours meilleurs. »

GEORGES. Pour la France, soit.

ÉRIC, continuant. « Je t'envoie sous ce pli une traite sur un banquier de Paris... Tu recevrais une somme double si je ne venais d'essuyer une perte considérable par la banqueroute complète de la première maison de Trieste; le juif Samuel Barnach s'est brûlé la cervelle... » Qu'ai-je lu!

GEORGES, se levant. Samuel Barnach!... ton banquier! celui qui avait toute ta fortune!

RODOLPHE, de même. Quoi! perdue!...

ÉRIC. Une banqueroute complète! ruiné! ruiné, moi! qui avais tant besoin d'or pour me faire pardonner ma naissance!

GEORGES. Oh! c'est affreux!

RODOLPHE. Ce pauvre Éric!

ÉRIC. Oui, c'est un coup fatal... mais il ne m'abattra pas... Nous verrons qui du sort ou de moi se lassera le premier. Georges a supporté son malheur en homme... moi, je vaincrai la fortune. Un obstacle de plus s'élève devant le but que je poursuis... N'importe! je l'atteindrai ou je mourrai!... Allons, mes amis, remettez-vous à table... Cette nouvelle, je vous le jure, ne m'aurait causé aucune émotion si je n'y avais vu qu'une perte d'argent. Continuez, je vous en prie, que Rodolphe ne perde rien de sa bonne humeur; faites-moi raison. A mes amours, à mon bonheur!

GEORGES. Quel homme!

ÉRIC, levant son verre. Eh bien?

RODOLPHE. A tes amours!

GEORGES. A ton bonheur! (Ils se rasseyent.)

ÉRIC. Maintenant, je vais lire la lettre de Rodolphe.

RODOLPHE. Quoi! tu veux...

ÉRIC. Je vous en prie.

RODOLPHE. Soit donc! et puisse-t-elle être plus heureuse que celle de Georges.

ÉRIC, ouvrant la seconde lettre. Elle est signée : Frédéric Bernheim.

RODOLPHE. Bernheim! ah! ce doit être le fils de mon ancien homme d'affaires qui est mort pendant mes voyages : Aux intendants fidèles! Celui-là ne m'a pas volé... car je n'ai rien. (Il boit.)

ÉRIC, lisant. « Monsieur le baron, j'ai le regret de vous faire part de la perte que vous venez d'éprouver dans la personne de madame la chanoinesse de Neubourg, votre tante. »

RODOLPHE. Bah! ma tante de Neubourg! ma foi, c'est à peine si j'ai jamais entendu parler d'elle; brouillée avec toute sa famille, elle s'était retirée aux environs d'Inspruck... Elle aura légué tous ses biens aux jésuites... et Dieu sait si elle en avait... Jusque dans ce pays. . une espèce de marquise de Carabas... Dieu veuille avoir son âme! (Il boit.)

ÉRIC. Que vois-je (Lisant.) « Au moment de mourir, voulant réparer ses torts envers sa famille dont vous êtes le seul représentant, elle vous a institué son légataire universel. »

RODOLPHE. Moi! Ce n'est pas possible! (Se levant.) Voyons... (Il prend la lettre et lit.) Oui, c'est écrit en toutes lettres... Son légataire universel. Quel bonheur!... Quel coup de fortune!.. Brave tante... (Lisant.) « Ce n'est pas tout. Elle désire que vous épousiez une charmante jeune fille qui habite un château voisin du sien, et qu'elle a élevée. Mademoiselle Amélie de Stockhausen. »

ÉRIC. Amélie?

GEORGES. Stockhausen! C'est le nom de la famille dans laquelle mon frère a été élevé.

RODOLPHE, parcourant la lettre. Suit le détail... Des milliers de florins, des propriétés immenses dans la Souabe, dans le Tyrol. Qu'est-ce que je disais! O mes amis, que je vous embrasse!

ÉRIC. Ciel!

RODOLPHE. Avais-je raison de croire à mon étoile?... la fortune, le bonheur, tout m'arrive à la fois! Oh! que la vie est belle, à mon âge, quand les rêves les plus brillants n'ont pas de réveil, quand l'ivresse se prolonge au delà du festin, quand le prestige devient une réalité!

ÉRIC, à part. Oh!

GEORGES. Rodolphe!

RODOLPHE. Cette bonne tante! cette excellente tante! avoir pensé à moi, qui pensais si peu à elle!

GEORGES. Mais ce mariage! toi qui avais juré de rester garçon!

RODOLPHE. Au diable le serment! une jeune fille charmante! des trésors!... on me recommande de me mettre en route sans perdre un seul instant; je le crois bien, parbleu! et de me munir de tous mes papiers... Je les ai... mes parchemins, mon arbre généalogique... mes preuves... En voyage, je n'avais garde de les oublier... je puis aller hériter tout droit... Allons, Georges, encore un verre de ce vin d'Es-

pagne à la santé de ma chère tante... qu'est-ce que je dis donc? A sa mémoire!... à la tienne! à ton avenir, Georges!.. à tes amours, Éric, et au bonheur du genre humain!...

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, BAPTISTA.

BAPTISTA. Ces messieurs ont fini?

RODOLPHE. Oui, Baptista; tiens, mon enfant, voici pour le bonheur qui m'arrive.

BAPTISTA. Un florin en or!

RODOLPHE. C'est le dernier... avec un dernier baiser de garçon! (Il l'embrasse.)

PAVOLO, entrant. Ah! qu'est-ce que je vois? (Il laisse tomber une assiette.)

RODOLPHE, à Baptista. Et maintenant, dis-moi, pourrons-nous trouver chacun un guide?

BAPTISTA. Oh! non, monsieur; un dimanche de l'Avent, à cette heure-ci, c'est impossible!

RODOLPHE. Alors nous nous en passerons... Sais-tu par quelle route on se dirige vers Inspruck?

BAPTISTA, montrant le fond. C'est par là.

GEORGES. Moi, je dois prendre par Bolzano.

BAPTISTA. Bolzano? (Montrant la route de gauche.) C'est par ici.

GEORGES à Éric. Et toi, Éric, es-tu bien décidé à nous quitter? Après le malheur qui t'a frappé, mon amitié est prête à te venir en aide...

ÉRIC. Merci, Georges, merci... j'irai chercher fortune de mon côté...

RODOLPHE. Chacun notre route! Il ne s'agit plus que de régler notre dépense. (Montrant Éric.) C'est lui qui a la bourse.

ÉRIC, à Georges, en lui remettant la bourse. Veux-tu te charger de ce soin?

GEORGES. Volontiers. Venez, mademoiselle. (Il sort avec Baptista.)

SCÈNE XV.

ÉRIC, RODOLPHE.

ÉRIC, après un pause. C'est pour te parler seul que j'ai éloigné Georges.

RODOLPHE. Pauvre ami! la fortune nous a traités aujourd'hui bien diversement... voyons, que me veux-tu? si je t'ai fait des offres de service, ne les attribue pas à la fumée du vin, ni à l'ivresse de la joie... demain, comme aujourd'hui, viens me trouver, et si je puis t'enrichir...

ÉRIC. Merci... ce n'est pas de l'or qu'il me faut; j'ai une autre demande à te faire.

RODOLPHE. Laquelle?

ÉRIC. Cette jeune fille dont nous parlions encore ce matin.. cette inconnue de Rome... tu ne l'aimes pas?

RODOLPHE. Si fait, un peu... mais, à présent que je vais me marier, je ne puis plus être ton rival...

ÉRIC. Oui, tu pourrais l'oublier sans peine... tu n'as pas placé en elle tout ton espoir, tout ton avenir, toute ton âme! on la donnerait à un autre, que tu n'y verrais pas la ruine de ton existence; tu ne sentirais pas la rage soulever ton cœur, égarer ta raison! car elle ne t'aime pas... tu n'as rien fait pour elle... elle ne t'a même pas dit son nom.

RODOLPHE. C'est vrai.

ÉRIC. Mais pour moi, Rodolphe, la perdre, c'est tout perdre... la laisser à un autre... ah! c'est une idée que je ne puis pas supporter... je la tuerais plutôt... elle et cet autre!

RODOLPHE. Mais qu'as-tu donc? je ne te comprends pas.

ÉRIC. Oh! tu vas me comprendre... Rodolphe, ce nom que tu ignores, je le sais, moi... cette inconnue de Saint-Pierre de Rome, cette jeune fille que je ne veux pas voir aux bras d'un autre, c'est elle! Amélie! Amélie de Stockhausen.

RODOLPHE. Amélie!

ÉRIC. Elle, te dis-je; celle que ta tante a élevée... celle enfin que tu dois épouser... comprends-tu?

RODOLPHE. Est-il possible?

ÉRIC. A présent, réponds? Es-tu capable d'un sacrifice qui sauvera ma vie et mon âme? Veux-tu mériter plus que la reconnaissance d'un ami, le dévouement absolu d'un esclave? enfin veux-tu renoncer à cette jeune fille?

RODOLPHE. Renoncer à elle?

ÉRIC. Oui.

RODOLPHE. Allons donc! perdre une jeune fille charmante!

ÉRIC. Rodolphe!

RODOLPHE. Et des millions!

ÉRIC. Oh! garde les millions! mais quant à elle...

RODOLPHE. La volonté de ma tante est sacrée. C'est à toi, Éric, de renoncer à ton fol amour.

ÉRIC. Je le sais... le sort m'a déshérité de ces biens qu'il t'a donnés... Tiens, Rodolphe, je te pardonne tes titres, tes dignités et jusqu'à ton orgueil... mais, crois-moi, je ne te pardonne pas ton mariage...

RODOLPHE. Éric!...

ÉRIC, s'exaltant. Eh quoi! j'aurais rencontré dans ce monde, où j'ai à peine une place, un seul être, une créature angélique de qui j'attends mon bonheur, et le hasard, les préjugés me sépareraient d'elle à jamais!... et ce pouvoir aveugle la jetterait dans les bras d'un homme qui n'est pas digne d'elle!...

RODOLPHE. Éric, vous m'offensez!

ÉRIC. Une dernière fois... voulez-vous renoncer à elle!

RODOLPHE. Jamais.

ÉRIC, à part. Oh! je t'y forcerai bien!

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, GEORGES, PAVOLO, BAPTISTA.

GEORGES. Allons, mes amis, voici l'heure où il faut nous séparer.

RODOLPHE. Avant la nuit close, j'aurai joint la voiture.

GEORGES. Et moi, je serai bientôt à Bolzano... partons.

ÉRIC, d'un ton sombre. Je suis prêt.

GEORGES, se plaçant au milieu d'eux. Adieu, Éric! adieu, Rodolphe!... tu vas revoir mon frère... porte-lui les adieux et la cordiale sympathie de Georges... Nous aussi, nous avons été frères pendant huit mois; ne l'oublions jamais, et si l'un de nous a besoin de l'assistance des autres, qu'il soit toujours sûr de la trouver! (On entend la cloche.) La cloche de l'Angélus. (Georges et Rodolphe s'inclinent devant l'image de la madone. Éric, sombre, reste à l'écart.)

CHŒUR EN DEHORS.

Air de *Missolonghi*.

En cet heureux jour,
O Vierge sainte, ô notre reine,
Viens bénir la chaîne
Et de l'hymen et de l'amour!

GEORGES, montrant la gauche. Voici ma route.

RODOLPHE, montrant celle de droite. Voici la mienne.

ÉRIC, montrant le fond. Et voici la mienne.

GEORGES. Adieu donc! pour la dernière fois dans ce monde peut-être.

RODOLPHE. C'est probable.

ÉRIC, à part. Et moi, je crois que nous nous reverrons.

(Reprise du chœur en dehors.)

PAVOLO, entrant et se tournant des trois côtés. Bon voyage! bon voyage! bon voyage!

ACTE DEUXIÈME

Une salle du château de Stockhausen.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, seule, entrant. Que d'embarras! Si ce mariage a lieu, les domestiques ne pourront pas suffire. (Elle va s'asseoir devant une table.) Profitons du moment où je suis seule. (Tirant les cartes.) *Dame de cœur*, c'est mademoiselle Amélie... *As de trèfle*, fortune, argent; c'est le testament de la défunte chanoinesse... *Valet de pique*. Tiens! qu'est-ce que c'est que celui-là? Ce n'est pas le baron Albert, le prétendu qu'on attend... Car dans mes idées, le baron Albert, c'est le valet de trèfle. Allons, va pour le *valet de pique*! un jeune homme brun. Ça s'éclaircira plus tard. Voyons... (Elle continue de tirer.) *Valet de cœur*. A présent. Ah! mon Dieu! mon pauvre Stéphen! Ce jeune orphelin, l'ami d'enfance de mademoiselle, et que j'ai nourri aussi bien qu'elle, le voilà donc qui revient sur le jeu! (Laissant tomber ses cartes.) Que peut-il être devenu? Lui que nous attendions à Rome où il avait bien promis de nous rejoindre, comment n'y a-t-il pas paru?... Au moins en revenant dans ce château, nous comptions retrouver mon petit Stéphen auprès de M. le président dont il est le secrétaire... Point du tout. Oh! je suis d'une inquiétude!

Mes cartes vont peut-être m'apprendre ce que je ne sais pas... Dame! elles sont faites pour ça... (*Reprenant ses cartes.*) Voyons... *As de carreau!* Nouvelle...

SCÈNE II.

MARGUERITE, STÉPHEN.

STÉPHEN, *entrant avec précaution, il est en costume de voyage, à part.* Enfin! Me voilà de retour!... Mon frère est sauvé, je l'espère, car je ne l'ai pas trouvé dans les lieux où était le danger... Il aura pu fuir... Quant à moi, je me suis débarrassé heureusement de ces habits de colporteur... Et maintenant...

MARGUERITE. Quelqu'un! Oh! si l'on me surprenait!... (*Elle cache vite ses cartes.*)

STÉPHEN. Marguerite!

MARGUERITE. Ah! Stéphen!... C'est vous! c'est toi! mon petit Stéphen!... Qu'on dise encore que les cartes sont menteuses! Vous étiez là dans le jeu! Mais d'où venez-vous? Mon Dieu! Que vous est-il donc arrivé?...

STÉPHEN, *avec un peu d'embarras.* Oh! rien que de très-simple... J'étais parti pour aller vous chercher à Rome... Mais sur ma route, des troubles, des soulèvements m'ont obligé de prendre de longs détours... Pendant ce temps, vous reveniez à Inspruck...

MARGUERITE. Ah! je cours prévenir mademoiselle.

STÉPHEN. Je l'ai fait avertir de mon retour, ainsi que M. le président qui est enfermé dans son cabinet avec des commissaires de l'archiduc... Dis-moi, bonne Marguerite, que se passe-t-il ici!

MARGUERITE. Vous connaissez le testament de la chanoinesse de Neubourg?

STÉPHEN. Qui donne un époux à Amélie. Eh bien, ce baron Rodolphe a-t-il annoncé son arrivée?

MARGUERITE. Pas encore.

STÉPHEN. Et Amélie?

MARGUERITE. Ce mariage l'effraie... Dame! C'est assez naturel... Se voir à la veille d'épouser un inconnu!... car le testament est clair et net, le notaire me l'expliquait encore ce matin en déjeunant. J'aime assez à faire causer les gens... c'est ce qui fait croire que je suis curieuse. Il me disait donc. Si dans le délai de trois mois, à partir du testament, le mariage n'a pas eu lieu par l'empêchement de l'une des parties, la fortune reviendra tout entière à l'autre; et nous sommes au dernier jour.

STÉPHEN. O Marguerite! S'il était possible!... Si cet étranger ne se présentait pas avant le terme fixé?

MARGUERITE. Alors, plus de mariage!... Mademoiselle serait contente!... Et moi donc? Qu'est-ce qui empêcherait, dans ce cas là, de renouer certain projet qui souriait autrefois à ma pauvre maîtresse, la défunte dame de Stockhausen?

STÉPHEN. Tais-toi, Marguerite... Je ne dois plus y songer... Je suis trop pauvre, moi!

MARGUERITE. Bah? Si l'héritier ne paraît pas, ne deviendrait-elle pas riche pour deux?

STÉPHEN. Mais son père, le noble baron de Stockhausen, pourrait-il jamais y consentir?

MARGUERITE. Pourquoi non? Vous êtes le fils d'un brave officier... et il a un faible pour vous... Tout le monde ici vous estime, vous aime... Et, tenez, voici quelqu'un qui ne me contredira pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AMÉLIE.

STÉPHEN. Amélie!

AMÉLIE. Stéphen! mon ami, c'est vous?... Ah! je craignais de ne plus vous revoir!

STÉPHEN. Et moi, Amélie, je ne voulais plus reparaître ici. Assister à ce mariage, me disais-je, c'est braver une nouvelle douleur; mais je me suis rappelé notre amitié d'enfance, et je suis revenu.

AMÉLIE. Je vous en remercie, mon ami. Jamais je n'ai eu plus besoin d'être entourée des personnes qui me sont chères. Ah! pourquoi n'étiez-vous pas près de moi, il y a trois semaines, à Rome, lorsque des inconnus prirent ma défense?

STÉPHEN. Que dites-vous? Et quelle est cette aventure dont j'entends parler pour la première fois?

AMÉLIE. Ah! je vous dois toute ma confiance!... vous le savez, Stéphen, j'avais accueilli avec bonheur les secrètes intentions de ma mère... Prendre pour compagnon de ma vie l'ami de mes jeunes années, c'était les continuer doucement, c'était mêler l'avenir au passé; Marguerite fut souvent la confidente de mes plans et de mes espérances, jusqu'au jour où ma santé s'étant altérée, les médecins m'ordonnèrent un séjour de quelques semaines en Italie. Ce fut alors qu'une de nos parentes, madame Foldani, qui habitait Rome, vint rendre visite à mon père; elle m'emmena avec ma bonne Marguerite, et m'installa chez elle. Chaque jour, Marguerite et moi, nous allions entendre la messe à Saint Pierre de Rome, seules le plus souvent; car notre vieille parente, fatiguée du voyage, aimait à demeurer au logis. Un matin, nous vîmes à l'église trois jeunes gens qui paraissaient étrangers. L'un d'eux fixait sur moi des regards dont l'ardeur et la persévérance me troublaient à tel point que j'attendais avec impatience que le service divin fût terminé.

STÉPHEN. Se peut-il? tant de hardiesse!

AMÉLIE. Cet inconnu portait sur ses traits je ne sais quelle empreinte de fatalité.

MARGUERITE. Oui, quelque chose de bizarre... il ne me revenait pas du tout, à moi.

STÉPHEN. Continuez, Amélie.

AMÉLIE. Le lendemain, la première personne que j'aperçus, sombre et immobile, adossée à un pilier, ce fut cet homme... trois jours de suite, je le revis à la même place; un soir, au sortir de vêpres, je fus abordée par un élégant de Rome, un certain marquis Pisani, qui plusieurs fois, dans le salon de ma cousine, m'avait obsédée de ses galanteries. Sous prétexte de me ramener, ce fat, malgré ma résistance et celle de Marguerite m'entraînait vers sa voiture, lorsque le jeune étranger parut, s'élança sur lui... ma bonne Marguerite m'emmena plus morte que vive; et le lendemain, mon mystérieux protecteur apparut pour me dire: un homme vous insultait, je l'ai tué.

STÉPHEN. Ah! vous le disiez bien; que n'étais-je là? c'était à moi de vous défendre!... mais cet homme, ce vengeur... quel était-il?

AMÉLIE. Je ne sais... il chercha à savoir mon nom... mais du sien, de sa naissance, de sa condition, il ne me dit rien.

STÉPHEN. C'est étrange.

MARGUERITE. N'est-ce pas?

STÉPHEN. Amélie!... écartez des souvenirs pénibles... cet étranger, vous ne devez plus le revoir! et quant à ce mariage, si votre cœur le repousse, eh bien, au prix de la fortune qu'il vous apporte, n'avez-vous pas le droit de le rompre?

AMÉLIE. Oh! s'il ne s'agissait que de ma fortune! Vous me connaissez, Stéphen, cette chaîne qu'on me prépare serait déjà brisée... mais ce que vous ignorez, mon ami, ce que tu ignores aussi, Marguerite, c'est que mon père serait ruiné.

STÉPHEN. Lui!

AMÉLIE. Oui... ruiné, perdu... Depuis longtemps ses opinions secrètes ont été dénoncées à la cour de Vienne, il n'y a sorte d'intrigues que ses ennemis n'aient fait agir... sa fortune dilapidée par des mains infidèles s'est fondue dans des établissements de bienfaisance, dans je ne sais quelles bonnes œuvres qui n'étaient que des piéges tendus à sa générosité. Pour y subvenir, il a eu recours à notre bonne chanoinesse; il lui devait des sommes considérables que son héritier aura le droit de réclamer; aujourd'hui enfin, si je repousse la main et les richesses qui me sont offertes, c'en est fait, mon ami; mon père, votre bienfaiteur, perd en même temps toutes ses ressources, et cette haute dignité qu'il ne peut plus garder avec honneur.

STÉPHEN. O ciel, que m'apprenez-vous!

MARGUERITE. Est-ce bien possible?

AMÉLIE. Dans de pareilles circonstances, mon ami, pouvais-je lui avouer des sentiments que je lui avais cachés jusque-là?

STÉPHEN. Non sans doute; mais il nous reste un espoir, presqu'une certitude... Si ce prétendu qui était en voyage, et qui est mort peut-être, ne se présente pas aujourd'hui même, oui aujourd'hui, vous êtes libre, et vous pouvez offrir à votre père cette fortune qui dès lors vous appartiendra tout entière.

AMÉLIE. Il est vrai! et si j'osais croire à tant de bonheur.

MARGUERITE. Pourquoi pas? moi, je m'en réjouis d'avance! le ciel nous protége! ce baron Rodolphe n'a pas l'air pressé d'arriver; or, je me dis qu'un prétendu n'attend pas comme ça au dernier moment; d'ailleurs, j'en crois mes cartes... Ah! voici M. le président.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT. Ah! c'est vous, Stéphen? enfin vous voilà de retour! à peine pouvais-je y croire... j'avais déjà donné une cause toute politique à votre longue absence... vos principes me sont connus, et le moment vous aura paru favorable pour les faire éclater au grand jour.

STÉPHEN. Vous vous trompez, monsieur le président : la sainte canse que j'honore na manquera pas de défenseur ; mais je me sonviens qua je vous dois tout, que vous m'avez accueilli comme un fils, et qu'en me prononçant hautement pour cetta cause, j'exposerais aussi votre nom ; moi, donoer à vos enoemis des armes contre vous ! c'est de la raison publique que j'attends le triomphe de mes idées ; et ce triomphe est certain, n'an doutez pos ; ici, entre nous, je sais que votre cœur généreux palpite aussi pour la bonheur du peuple.

LE PRÉSIDENT. Silance ! des entreprises, toujours déjouées, na donnent que plus de force aux oppresseurs. L'empire veilla ; le général Felmann, et deux autres commissaires autrichiens, envoyés tout exprès de Vienne, ont commencé uoe information sévère sur les derniers événements.

STÉPHEN. O ciel !

LE PRÉSIDENT. Si vous n'avez commis aucuna imprudence, je m'en réjouis sincèrement, Stéphen, car je vous aime, et je me félicite qua vous reveniez à propos pour assister au mariage da ma fille.

AMÉLIE. Permettez, mon père, cette cérémonie que vous annoncez est encore bien incertaine.

LE PRÉSIDENT. Incertaine ! ella ne l'est plus ; je t'apportais cette nouvelle ; le baron est arrivé.

AMÉLIE. Ah !

STÉPHEN, à part. Ciel !

MARGUERITE. Ah ! mon Dieu !

LE PRÉSIDENT. Pauvre jeuna homme ! nous l'accusions à tort : dans ce retard, il n'y avait pas de sa faute... il est tombé malade en route, chez des paysans... il n'est même pas encore complétemeot rétabli. Cependant il est arrivé ce matin à Inspruck... c'est da là qu'il m'envoie un de ses gens pour me prier de le recevoir... tu penses bien que je lui ai fait dire de se rendre ici immédiatement.

STÉPHEN. Ah ! il va venir ?

LE PRÉSIDENT. Et ce soir même, il doit devenir mon gendre.

STÉPHEN. Ca soir !

LE PRÉSIDENT. Le testament est formel, aucune objection contre un mariage si brillant...

UN DOMESTIQUE, annonçant. M. le baron Rodolphe de Neubourg.

STÉPHEN. Lui !

AMÉLIE, à part. Déjà !

MARGUERITE, la soutenant. Chère enfant ! du courage.

LE PRÉSIDENT. Qu'il entre.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ÉRIC, sous le nom du baron Rodolphe.

ÉRIC, saluant, et à voix basse. Monsieur le président...

LE PRÉSIDENT. Monsieur la baron, soyez le bienvenu dans ma maison, et permettez que je vous présente à mademoiselle Amélie da Stockausen.

AMÉLIE, levant les yeux sur lui. O ciel !... c'est lui !...

MARGUERITE. Bonté du ciel !... notre inconnu !

LE PRÉSIDENT. Que signifie ?...

AMÉLIE. Pardonnez-moi, mon père ; je ne vous avais pas dit qu'à Rome un étranger avait pris ma défense...

LE PRÉSIDENT. Est-il possible ?

STÉPHEN, à part. Cet homme !... (Il l'examine.)

LE PRÉSIDENT. Mais comment se fait-il, Amélie, que tu n'aies rien témoigné en apprenant que tu allais devenir la femme du baron Rodolphe.

AMÉLIE. Monsieur ne m'avait pas dit son nom...

ÉRIC. En effet... je craignais...

LE PRÉSIDENT. Quoi donc ?

ÉRIC. Je craignais que mademoiselle, élevée par une personne qui était brouillée avec ma famille, n'eût reçu d'elle quelques préventions défavorables contre... Rodolphe.

LE PRÉSIDENT. Vous redoutiez l'influence da votre tante, la chanoinesse ?... Ainsi, vous aimiez déjà ma fille ?

ÉRIC. Si je l'aimais ?... oui, monsieur.

STÉPHEN, à part. Malheureux que je suis !

LE PRÉSIDENT. Eh bien, c'est à merveille ; et nous obéirons tous da bonne grâce à cet article du testament qui nous oblige de précipiter la cérémonie. Du reste, rassurez-vous ; ma vieille amie ne nous a donné sur votre compte aucun avis de nature à altérer notre estime pour vous. D'après les renseignements qu'elle avait pris, nous savions que vous aviez dissipé un peu légèrement l'héritage paternel ; que votre caractère était enjoué, même un peu frivole...

MARGUERITE, à part. Ma foi, il n'en a pas l'air.

LE PRÉSIDENT. Mais en même temps, on vous déclarait homme d'honneur, loyal, généreux, enfin un da ces hommes qui sont toujours en paix avec leur conscience.

ÉRIC. Monsieur...

LE PRÉSIDENT. Vous voyez que votre tante pensait bien plus à vous que vous ne vous l'imaginiez. Pauvre dame ! que n'est-elle là pour vous recevoir ! elle chercherait sur votre visage les traits d'un frère qu'elle aimait... elle regrettait de lui avoir survécu sans avoir réparé ses torts... elle ne parlait de lui qu'en pleurant... Ma fille a reçu pour vous ses dernières paroles de bénédiction. A son heure suprême, la sainte femme a détaché ce médaillon, qui, nous a-t-elle dit, ne l'avait jamais quittée... et elle m'a expressément chargé de vous le remettre... c'est le portrait de votre père.

ÉRIC. Ah !...

LE PRÉSIDENT. Tenez, a-t-elle ajouté, dites à mon cher neveu qu'il porte toujours ce médaillon sur son cœur, comme je l'ai porté moi-même. L'image d'un père est un saint talisman qui le protégera dans la vie. (A Éric.) Recevez-le des mains de ma fille.

AMÉLIE, lui passant au cou la chaîne à laquelle est attaché le portrait. Le voici.

ÉRIC, s'est agenouillé, tout troublé ; en se relevant, il regarde le portrait. Oh !... (A part.) Comme il ressemble à Rodolphe. (Voyant que tout le monde le regarde, il approche le médaillon de ses lèvres.) Oh ! je ne puis... (Il se détourne.)

LE PRÉSIDENT. Ne cherchez point à nous dérober votre émotion... elle vous fait honneur et nous la respectons... Vous êtes encore convalescent, votre pâleur l'atteste ; vous devez avoir besoin de repos, et Amélie va sur-le-champ donner des ordres pour qu'on prépare votre appartement.

AMÉLIE. Oui, mon père. (Elle salue et sort.)

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, STÉPHEN, ERIC.

LE PRÉSIDENT, à Stéphen. Vous, mon ami... (A Éric.) Un jeune homme qui possède toute ma confiance, et pour qui je vous demande votre amitié... (Les deux jeunes gens se saluent.) Faites, s'il vous plaît, préparer la salle d'armes du château... c'est là que nous tiendrons les séances de notre cour de justice, jusqu'à ce que l'on ait reconstruit l'édifice du tribunal d'Inspruck. (A Éric.) Vous me pardonnerez ces détails, monsieur le baron, mais les commissaires autrichiens nous pressent de juger les crimes commis dans les derniers troubles ; et dès aujourd'hui, je suis obligé de mêler aux préparatifs d'une fête, les soins d'une affaire terrible... d'un assassinat.

ÉRIC. Ah ! un assassinat !...

LE PRÉSIDENT. Une victime frappée au cœur par un meurtrier inconnu.

ÉRIC. Il y a des forfaits bien épouvantables !

LE PRÉSIDENT. Que le châtiment atteint presque toujours... mais vous me paraissez de plus en plus pâle et souffrant.

ÉRIC. Ce n'est rien.

LE PRÉSIDENT. Voulez-vous que je laisse du monde auprès de vous ?

ÉRIC. Non, non, c'est inutile... tant d'émotions m'ont fatigué...

LE PRÉSIDENT. Je vous quitte.

STÉPHEN, à part, en sortant avec le président. Quel homme étrange, en effet !...

SCÈNE VII.

ÉRIC, seul. Au cœur ! une blessure au cœur ! ah ! c'est un affreux hasard que celui qui me rappelle à chaque instant ce que j'ai fait ! Quelle contrainte ! toujours tremblant, toujours prêt à me dénoncer moi-même... Malheureux ! ou plutôt lâche que je suis ! cette force qui nous sert à commettre le crime, pourquoi ne la retrouvons-nous pas pour contenir notre conscience, pour maîtriser notre agitation ?... Suis-je un enfant ? n'ai-je pas mesuré l'action et ses suites ? ne peut-on plus parler devant moi d'un criminel ? ne puis-je plus voir en face un portrait, une image muette ?... muette !... non... elle parle... elle m'accuse... ses yeux brillent... sa bouche s'ouvre pour crier : Assassin ! Oh ! ce portrait ! comme il pèse sur mon cœur ! il me suffoque, il m'étouffe, il me brûle ! et il faut le garder ! le garder là, comme une expiation !... O supplice !... je me croyais tranquille... point de preuves, point d'indices... personne qui puisse me reconnaître... ni lui, ni moi, nous n'avions plus de parents ni d'amis dans cette partie de la terre... nos papiers échangés, les traces du meurtre ensevelies au fond d'un abîme... le signe de ralliement des partisans de l'Autriche, une rosette noire, placée sous ses vêtements, pour faire croire à un meurtre politique... tout était prévu... tout... excepté ce trouble, et cet autre vertige, inexplicable, étrange, qui remet devant moi la terrible réalité !... Ce n'est plus

Amélie qui m'apparaît belle et souriante... O Rodolphe! Rodolphe! Est-ce parce que tu n'as pas de tombe que tu te représentes devant ton meurtrier chaque fois qu'une cloche sainte résonne à mon oreille, comme à l'heure où je t'ai frappé?... quand je voulais implorer la miséricorde divine, je t'ai vu te dresser en disant : Tu ne prieras pas, tu ne prieras pas... Je t'ai revu sur la route, à mes côtés... et je suis tombé évanoui. Je t'ai revu à mon chevet de malade; je t'ai revu partout, seul, ou au milieu du monde, toujours montrant ta plaie saignante, ton cœur ouvert, tes regards éteints, et j'en frissonne d'épouvante... ta forme est si réelle que je me demande si c'est une illusion; que je doute, que je suis reporté au temps de mon enfance où je croyais que les morts pouvaient sortir de la terre... ils en sortent, oui! Puissance de la conscience: c'est toi qui les évoques!... ah! mieux vaudrait mourir! (Apercevant Amélie.) Amélie!...

SCENE VIII.

ÉRIC, AMÉLIE.

AMÉLIE. Ah! mon Dieu!... qu'est-ce donc?

ÉRIC. Rien!... oh! rien...

AMÉLIE. Je vous entendais parler haut.

ÉRIC. Ah! venez, venez, Amélie, ne vous effrayez pas... j'avais besoin de vous voir, de vous entendre...

AMÉLIE, à part. Ah! si j'osais lui avouer...

ÉRIC. Quand vous êtes là, mes souffrances se dissipent; restez, ô, restez toujours! Auprès de vous, on respire un air tout nouveau... le cœur s'allége, la douleur cesse, l'espoir renaît... le ciel est dans un de vos regards!...

AMÉLIE, baissant les yeux. Monsieur le baron...

ÉRIC. Non, pas ce mot!... appelez-moi votre ami... ne le suis-je pas?

AMÉLIE. En effet, je vous dois de la reconnaissance...

ÉRIC, avec exaltation. De la reconnaissance!... non, de l'amour! oh! c'est de l'amour qu'il me faut en échange de ma vie entière, de mon âme!... car vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir que c'est là seulement ce qui peut m'absoudre!...

AMÉLIE. Vous absoudre! comment? ah! oui... du sang versé pour moi...

ÉRIC, hors de lui. Que dites-vous?... du sang!... vous savez!...

AMÉLIE. Eh mais... sans doute... ce marquis Pisani... à Rome...

ÉRIC, se remettant. Ah oui... je l'ai frappé loyalement, celui-là, en duel.

AMÉLIE. Hélas!... je sais qu'aux yeux du monde vous n'avez aucun reproche à vous faire; mais devant Dieu, je le vois, ce souvenir vous poursuit encore; ah! c'est à moi de désarmer la colère céleste, car je suis la cause de ce malheur, et je prie tous les jours...

ÉRIC. Pour moi?... oh! si vous voulez que l'expiation soit complète, et que tout le mal soit racheté, dites-moi, oh! dites-moi bien que si un autre, un inconnu, revêtu de ce titre de fiancé, fût venu réclamer ses droits, vous vous seriez crue sacrifiée; dites-moi que votre existence, ainsi enchaînée, n'eût été qu'un long supplice; dites enfin qu'alors vous auriez béni l'homme qui vous aurait rendu la liberté, fût-ce au prix de son repos, fût-ce en tuant l'audacieux qui aurait abusé de son rang et de l'autorité d'un père pour s'unir à vous, malgré vous!

AMÉLIE. Assez... assez d'images sanglantes, monsieur le baron! assez de menaces contre des ennemis imaginaires! Tout ce que je puis, tout ce que je dois comprendre, et que d'ailleurs je savais déjà, c'est que vous êtes un homme d'honneur, c'est que loin d'imiter la conduite odieuse que vous flétrissez, vous ne voudriez jamais vous prévaloir des droits dont le hasard vous aurait armé, pour contraindre le cœur d'une jeune fille...

ÉRIC, à part. Que dit-elle?

AMÉLIE. Oui, c'est à vous-même que j'en appelle!... vous avez été mon loyal défenseur, eh bien, vous achèverez votre ouvrage, et vous protégerez, s'il le faut, cette liberté que vous m'avez rendue!...

ÉRIC. A mon tour, je crains de vous comprendre... quelle liberté réclamez-vous? Ce que j'invoque ici, ce n'est pas seulement le nom du baron Rodolphe, ce n'est pas l'autorité de la chanoinesse, ni celle de votre père, c'est mon amour, cet amour exalté qui s'est emparé de tout mon être dès le premier moment où je vous ai vue, et qui, par sa violence au moins, a mérité quelque retour!...

AMÉLIE. Excusez-moi, monsieur le baron..., mais peut-être si j'avais eu le temps de vous mieux connaître, de vous apprécier...

ÉRIC. Le temps! vain et frivole prétexte! vous n'êtes pas sincère, Amélie.

AMÉLIE. Monsieur le baron...

ÉRIC. Ah! prenez garde!... ne me faites pas tomber des hauteurs de mes rêves dans l'abîme du désespoir!... Dois-je comprendre que vous en aimez un autre?... O Dieu!... s'il était vrai!... quel est-il, ce rival? je veux le connaître; nommez-le moi...

AMÉLIE. Jamais!

ÉRIC, à part. J'en ai un! (Haut). O malheur à lui, Amélie. J'aurais pu céder à vos prières, à vos larmes, si j'avais eu l'espoir de vous fléchir un jour; mais vous aimez quelqu'un; j'ai un rival! oh! je le découvrirai! et, je vous le répète, malheur à lui!

AMÉLIE, à part. Imprudente! qu'ai-je fait!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE. Monsieur le baron, l'homme d'affaires de feu madame la chanoinesse, demande la permission de vous rendre ses comptes.

ÉRIC. J'y vais; Vous direz à monsieur le président qu'après ce devoir rempli, je serai prêt à conduire ma fiancée à l'autel. Mademoiselle, je vous salue. (A part.) Ah! ce n'est pas en vain que j'aurai déjà tué deux rivaux.

MARGUERITE. Mademoiselle...

AMÉLIE. Ah! Marguerite!... tout espoir de bonheur est perdu pour moi. (Elle sort.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, puis PAVOLO.

MARGUERITE. Allons, je vois bien qu'il faut que j'en prenne mon parti!... Aussi bien, mes cartes ne m'annoncent que désespoir, surtout pour mon pauvre Stéphen. Je tremble; tout à l'heure encore, ce jeu tournait si mal!... (Elle tire des cartes de sa poche.)

PAVOLO, passant sa tête par la porte du fond. Pst! pst!

MARGUERITE. Hein?

PAVOLO. Ma bonne dame...

MARGUERITE, serrant ses cartes. Quelqu'un!... Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'on me veut?

PAVOLO. Je voudrais parler à madame la chanoinesse de Neubourg.

MARGUERITE. A la chanoinesse? êtes-vous fou, mon cher? elle est morte.

PAVOLO. Morte!... ah! ça me porte un coup... Non, au fait, ça m'est bien égal, je l'ai peu connue. Seulement elle m'avait promis, quand elle est venue voir ses terres, dans le Tyrol... avant d'être morte... et je viens lui rappeler sa promesse.

MARGUERITE. Ah çà, voyons, qui êtes-vous?

PAVOLO. Pavolo, le premier garçon d'auberge du *Soleil d'Or*.

MARGUERITE. Je ne vous connais pas.

PAVOLO. Ni moi non plus, je ne vous connais pas, si ce n'est que ça!... Je suis appelé ici comme témoin, dans une affaire épouvantable, et par occasion... Tiens! vous avez laissé tomber des cartes.

MARGUERITE, les ramassant. Moi! du tout.

PAVOLO. Vous tirez les cartes?... Est-ce que vous seriez bohémienne?

MARGUERITE. Bohémienne! Enfin que voulez-vous?

PAVOLO. Dame!... je ne tiens plus à servir la chanoinesse puisqu'elle est morte, mais s'il y a d'autres maîtres ici...

MARGUERITE. Monsieur le président et mademoiselle ne sont pas visibles... mais je suis la gouvernante, et c'est à moi que l'on s'adresse.

PAVOLO. Vrai? eh bien, j'aime mieux ça... parce que rien que l'idée de parler à des personnes comme il faut.

MARGUERITE. Plaît-il? mais il me semble que je suis aussi une personne comme il faut.

PAVOLO. Je ne dis pas le contraire, respectable bohémienne.

MARGUERITE. C'est bon. Pourquoi avez-vous quitté votre auberge?

PAVOLO. Je viens de vous le dire. C'est une histoire. Figurez-vous que cet imbécile de père Joachim, un homme d'âge pourtant, presqu'aussi mûr que vous... n'a-t-il pas eu la sottise de donner sa fille et son auberge à Matéo! O Dieu! une fille si bien achalandée; une auberge si aimable! Je suis parti le lendemain de leurs fiançailles.

MARGUERITE. Si j'y comprends un mot!

PAVOLO. Puisque je vous dis que je suis témoin... et en même temps, je cherche une place; mais je n'ai pu encore

me caser nulle part... ce qui fait que je vous donne la préférence.

MARGUERITE. Eh bien, on verra... justement, il faut augmenter la maison, à cause du mariage de mademoiselle...

PAVOLO. Ah ! votre demoiselle se marie ?

MARGUERITE. Avec un grand seigneur... le baron Rodolphe de Neubourg.

PAVOLO. Tiens ! j'ai connu un Rodolphe... Rodolphe, Eric et Georges... non... Eric, Rodolphe et... enfin, ils étaient trois... c'est là une aventure !...

MARGUERITE. C'est bon, vous me la conterez une autre fois, voici M. le président.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, le général FELMANN.

PAVOLO, saluant. Messieurs, mesdames, la compagnie.

MARGUERITE. Chut donc !...

LE PRÉSIDENT. Entrez, général, entrez... faites-moi l'honneur de vous reposer un instant chez moi... Des siéges. (Pavolo s'empresse d'avancer un fauteuil au général..)

PAVOLO à part. Me voilà casé ! (Bas à Marguerite.) Merci, digne bohémienne.

LE PRÉSIDENT, à Marguerite. Priez M. le baron Rodolphe de nous accorder un moment d'entretien. (Marguerite sort. Au général.) Vous voudrez bien, général, lui annoncer, vous-même les nouveaux devoirs que lui impose son titre d'héritier de la chanoinesse de Neubourg.

LE GÉNÉRAL. Il faut qu'il nous prête son appui... la justice aujourd'hui est une œuvre laborieuse qui exige le concours de tous les hommes dévoués à l'empereur... Sévérité et promptitude ! voilà la devise inscrite à chaque page de mes dépêches. En matière politique, point de pitié ; et le meurtre commis dans l'Orzeler est une vengeance politique.

LE PRÉSIDENT. En êtes-vous sûr ?

LE GÉNÉRAL. Tout le prouve... la victime connue seulement sous le nom d'Eric, était un des défenseurs de la politique autrichienne... J'attends à chaque instant de nouveaux renseignements. (Pavolo entre.)

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce que c'est ?

PAVOLO. C'est un homme noir qui est à la porte, et qui demande M. le général...

LE GÉNÉRAL Un de nos agents... tout à l'heure.

MARGUERITE, entrant. Voici M. le baron.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ERIC.

LE PRÉSIDENT. Général, je vous présente mon gendre.

PAVOLO, qui allait sortir, s'arrêtant. Son gendre ! eh ! voyons.

LE PRÉSIDENT, à Eric, en lui présentant le général. Son Excellence le général Felmann, commissaire de Sa Majesté impériale.

ERIC. Général, votre réputation vous avait devancé... aussi rude aux ennemis du dedans qu'à ceux du dehors. (Le général s'incline.)

PAVOLO, qui a examiné Eric. Mais oui... je ne me trompe pas.

MARGUERITE. Qu'est-ce donc ?

PAVOLO. C'est lui !... c'est M. Eric !

TOUS. Eric !

ÉRIC, à part. Je suis reconnu !

LE PRÉSIDENT. Que dit-il ?

ÉRIC. Moi !... Eric !...

PAVOLO. C'est-à-dire non... que je suis bête ! vous êtes son ami, monsieur Rodolphe.

ÉRIC, à part. Ah ! je respire.

PAVOLO. Puisque M. Eric est mort...

ÉRIC. Mort !... tu sais...

PAVOLO. Assassiné.

ÉRIC. Qui dit cela !

PAVOLO. Le soir, à l'heure de l'Angelus, on a retrouvé son corps que les scélérats avaient jeté dans le trou du diable... mais quand on est troublé, on s'y prend mal... le corps était resté accroché au roc, et on l'a rapporté dans notre auberge.

ÉRIC, à part. Ciel !

LE GÉNÉRAL, à Pavolo Vous êtes donc ce garçon ?...

PAVOLO. Pavolo, pour vous servir.

LE PRÉSIDENT. Un témoin au procès. (Pavolo, sur un signe du président, se retire au fond du théâtre et sort ensuite avec Marguerite.)

LE PRÉSIDENT. Ainsi, monsieur le baron, cette malheureuse victime.

ÉRIC. Un compagnon de voyage... dont la famille m'était inconnue... comme à tout le monde, comme à lui-même.

LE PRÉSIDENT. Je conçois bien, hélas ! que cette nouvelle annoncée si brusquement, vous cause une émotion pénible ; nous avons à vous offrir une triste consolation en vous apprenant, monsieur le baron, que vous êtes appelé à venger avec nous la mort de votre ami.

ÉRIC. Moi !

LE PRÉSIDENT. Le meurtre déféré à notre cour de justice a été commis dans les limites du territoire qui appartenait à madame la chanoinesse, votre tante...

ÉRIC. Eh bien ?

LE GÉNÉRAL. Parmi les droits seigneuriaux, attachés à la succession de cette dame, est celui de haute et basse justice. Madame la chanoinesse, de son vivant, l'avait délégué au vidame du couvent des Franciscains ; mais aujourd'hui ce droit retourne à son héritier, et c'est vous, monsieur le baron, qui devez assister la cour souveraine dans la sévère répression du crime.

ÉRIC. Que me demandez-vous ? moi... vous aider...

LE GÉNÉRAL. A découvrir le coupable qui se dérobe encore à nos recherches.

ÉRIC, hors de lui. Jamais !... jamais !... c'est impossible !...

LE GÉNÉRAL. Comment ?

LE PRÉSIDENT. Que dites-vous ?

ÉRIC. Presqu'étranger dans ce pays, tout entier d'ailleurs aux préoccupations de mon mariage... (Voyant entrer Amélie.) Et tenez, général, regardez ma fiancée, et dites-moi si je puis vous sacrifier tant de bonheur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

LE PRÉSIDENT, la présentant au général. Mademoiselle de Stockhausen.

LE GÉNÉRAL. A votre aspect, mademoiselle, je conçois les hésitations de M. le baron ; cependant je ne désespère pas de vaincre sa résistance, au nom du gouvernement impérial qui réclame le concours de tous ses loyaux serviteurs. (Il sort, reconduit jusqu'à la porte par le président.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté LE GÉNÉRAL.

AMÉLIE. Qu'est-ce donc ? que s'est-il passé ?

LE PRÉSIDENT. Rien qui doive vous alarmer, ma fille... un crime dont l'auteur est inconnu.

ÉRIC. Oui... un procès politique...

AMÉLIE. Assez de sang a coulé dans ces dissensions cruelles !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, STÉPHEN.

STÉPHEN, entrant vivement. Ah ! monsieur le président, quels sont les bruits qui se répandent ? On dit que le malheureux qui a été assassiné dans les montagnes est tombé sous les coups des insurgés ? Et vous les croyez capables du forfait le plus lâche, ces hommes qui sont armés pour la liberté, pour une cause sainte, après tout !

LE PRÉSIDENT. Stéphen !

ÉRIC. Stéphen ! dites-vous ?... ce jeune homme... Vous vous nommez Stéphen ?

STÉPHEN. Stéphen Müller.

AMÉLIE, à Éric. Qu'est-ce donc ?

ÉRIC. Oh ! j'ai entendu prononcer ce nom... à Rome... Ne devait-il pas venir vous y chercher ?

AMÉLIE, avec embarras. En effet...

LE PRÉSIDENT. Un loyal et brave jeune homme, qui a été élevé chez moi.

ÉRIC. Ah !... (A part.) Elle se trouble !... (Haut.) Puis-je espérer que monsieur Stéphen Müller voudra bien être un des témoins de mon mariage ?

STÉPHEN. J'y assisterai, monsieur.

ÉRIC, à part. Elle a tressailli. Serait-ce mon rival ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. Monsieur le président, heureuse nouvelle ! l'assassin est découvert.

ÉRIC, à part, reculant. Juste Dieu !

LE GÉNÉRAL. Oui, monsieur le baron... du moins, nous sommes sur ses traces.

ÉRIC. Ah !

LE PRÉSIDENT. Quel est-il ?

LE GÉNÉRAL. D'après une foule d'indices et de témoignages, ce serait une espèce de vagabond, un misérable colporteur qui se trouvait à l'auberge du *Soleil d'Or*, en même temps que la victime.

STÉPHEN, à part, reculant. Que dit-il?

ÉRIC. Un colporteur?

LE GÉNÉRAL. Les allures mystérieuses de ce personnage ont donné à croire que c'était un agent des conspirateurs, ou plutôt un des insurgés mêmes qui avait revêtu ce déguisement. On l'a vu se diriger vers Inspruck. J'en donne avis au gouverneur; il faudrait envoyer un exprès...

LE PRÉSIDENT, sonnant. Quelqu'un!

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, PAVOLO.

PAVOLO, entrant. Messieurs, mesdames, le compagnie...

LE PRÉSIDENT, à Stéphen. Chargez-vous de lui expliquer...

PAVOLO, regardant Stéphen. Ah! mon Dieu! le colporteur!

LE PRÉSIDENT. Comment?

PAVOLO. C'est le colporteur.

LE GÉNÉRAL. Qui donc?

PAVOLO, montrant Stéphen. Ce jeune homme.

LE PRÉSIDENT. Que dit-il?

LE GÉNÉRAL. Lui!

AMÉLIE. Stéphen!

LE PRÉSIDENT. Allons donc, cet homme est fou!

PAVOLO. Non, non, je le reconnais bien... c'est lui qui a rôdé pendant cinq jours aux environs du père Joachim... même qu'il m'a vendu gratis cette petite croix bénie par la mère Leonardi.

STÉPHEN. Y songez-vous?

PAVOLO. Et la voix aussi!... « Des rubans, mesdemoiselles... » il me semble encore l'entendre.

STÉPHEN, à part. Maudit homme!

LE GÉNÉRAL, qui a tiré un papier de sa poche. En effet, le signalement se rapporterait parfaitement.

LE PRÉSIDENT. Général, je réponds de ce jeune homme.

LE GÉNÉRAL. Partout ailleurs, cette parole me suffirait... mais ici, monsieur le président, l'intérêt le plus élevé m'ordonne de poursuivre un meurtrier politique.

LE PRÉSIDENT. Général, je répète à Votre Excellence...

AMÉLIE. Ah! monsieur, gardez-vous de l'accuser. Il n'y a pas au monde un cœur plus généreux, plus loyal!... Je le connais depuis l'enfance, c'est notre ami, notre frère!

ÉRIC, à part. Que dit-elle?

AMÉLIE. Ah! nous répondons tous de lui!

STÉPHEN. Amélie!

LE GÉNÉRAL. Calmez-vous, mademoiselle; et vous, monsieur le président, qu'avez-vous à craindre? Si, en effet, monsieur Stéphen Müller est pur de tout reproche, son innocence éclatera au grand jour.

LE PRÉSIDENT. J'en suis certain, monsieur. (A Stéphen.) Vous confondrez vos accusateurs.

STÉPHEN. Les confondre, oui... (A part.) Mais alors, un nouveau danger... pour mon frère!...

LE GÉNÉRAL, l'observant, à part. Il se trouble.

STÉPHEN, au président. Monsieur le président, ne pourrais-je vous confier un secret?

LE PRÉSIDENT. Un secret? Vous oubliez, Stéphen, ma qualité de magistrat... Ce n'est plus qu'au tribunal que je puis vous entendre...

STÉPHEN, à part. Que faire? que dire?

LE GÉNÉRAL, s'avançant. Stéphen Müller, au nom de l'empereur, je vous arrête.

AMÉLIE. Ciel!

ÉRIC. Lui!

STÉPHEN, à part. Malheureux!

LE GÉNÉRAL, à Éric. Monsieur le baron, persistez-vous à refuser l'honneur qui vous était déféré?

ÉRIC. Je siégerai parmi les juges.

AMÉLIE, à Éric. Ah! vous le sauverez!

ÉRIC, à part. Plus de doute! elle l'aime!

ACTE TROISIÈME

Une salle d'armes, transformée en salle d'audience. Des trophées d'armes sont suspendus à la muraille. Au fond, à droite et à gauche, des armures complètes, visières baissées; à gauche, une grande fenêtre, porte au fond, portes latérales. — Au lever du rideau, le tribunal est en séance; à droite, le président est assis devant son bureau, élevé sur une estrade. Éric est auprès de lui, du côté du public; à gauche du président, le général Felmann. Stéphen est debout à la gauche du public. Parmi les assistants se trouvent Pavolo, Géronimo, Matéo, Joachim et Baptista. Gardes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, LE GÉNÉRAL, ÉRIC, STÉPHEN, PAVOLO, GERONIMO, JOACHIM, MATÉO, BAPTISTA, UN HUISSIER, DES GARDES et DU PEUPLE.

LE PRÉSIDENT, à Éric. Les forces me manquent pour continuer cet interrogatoire, veuillez me suppléer quelques instants, monsieur le baron.

ÉRIC, à Stéphen. Ainsi, vous niez le crime dont vous êtes accusé?

STÉPHEN. Je repousse cette accusation avec horreur!... moi, un assassin! Mais si j'avais commis un meurtre, l'air que je respire m'étoufferait, mes yeux n'oseraient se fixer sur vous; ma contenance trahirait ma terreur, car je croirais voir le malheureux dont j'ai versé le sang, soulever les pierres de ce lieu pour en chasser un sacrilége.

ÉRIC, troublé, à part. Que dit-il?

LE GÉNÉRAL, à Stéphen. Démentez donc alors les indices qui vous accablent, ce signe de ralliement des partisans de l'Autriche, cette rosette noire trouvée sur la poitrine de la victime, et qui l'avait désignée sans doute à la fureur de ses ennemis politiques.

STÉPHEN. Général, la sainte cause que je sers, la liberté, triomphe souvent par la patience, quelquefois par la lutte, et jamais par le crime.

LE GÉNÉRAL. Vains mots que tout cela! Que faisiez-vous sous les habits d'un colporteur, près du théâtre de l'assassinat? Vous ne répondez pas?... Géronimo, c'est vous qui avez découvert le cadavre...

GÉRONIMO, s'avançant. Dans le Trou du diable?... Oui, messieurs... Ah! c'était une pitié! ce pauvre jeune homme que nous venions de voir partir si fort, si plein de santé...

PAVOLO. C'était le plus gai de tous!... C'est lui qui avait embrassé Baptista.

BAPTISTA. Veux-tu te taire! (Mathéo et Baptista se fâchent contre Pavolo.)

L'HUISSIER. Silence!

GÉRONIMO. Il était là, froid, pâle, la poitrine percée, couvert de sang, les yeux grands, fixes, et cependant éteints... c'était à faire frissonner.

ÉRIC, à part. Ah! c'est ainsi que je le revois tous les jours!

LE GÉNÉRAL. Quelle heure était-il alors?

GÉRONIMO. Mais, je crois, six heures et demie environ.

PAVOLO. Faites excuse... le bonhomme avait un petit coup de vin... Il ne se rappelle pas... Mais moi, qui ai bonne mémoire... je dis qu'il était au moins sept heures, puisque nous venions d'entendre les cloches de Bolzano qui sonnaient l'Angelus.

MATÉO. En même temps que mes fiançailles.

PAVOLO. Oui, jolies fiançailles! même que ça avait quelque chose de lugubre... on aurait dit des gémissements.

ÉRIC, à part. Oui.

LE GÉNÉRAL. Voici les vêtements ensanglantés de la victime... le baron Rodolphe les reconnaît-il?

ÉRIC, à part. Ce sang!... tu l'as versé... craindras-tu de le voir? (Il s'avance vers les vêtements qu'on déploie. — Haut.) Je les reconnais... Oh! ma tête se perd!

GÉRONIMO. Oui... v'là bien comme ça était... et les poches vides... car nous n'avons trouvé que ce portefeuille, qui était tombé à côté de lui.

ÉRIC. Ce portefeuille?

LE PRÉSIDENT, qui a pris le portefeuille des mains de Géronimo. Sur lequel est gravé le nom de la victime... Éric... (A Éric.) Monsieur le baron, reconnaissez-vous aussi ce portefeuille comme ayant appartenu à votre ami?

ÉRIC. Oui.

LE PRÉSIDENT, l'ouvrant. J'y trouve une lettre cachetée.

ÉRIC, à part. Dieu! celle que j'ai écrite dans l'auberge!... je l'avais oubliée!... quelle puissance infernale me la rapporte ici?...

LE PRÉSIDENT, lisant l'adresse. Que vois-je? « A mademoiselle Amélie de Stockhausen! » à ma fille!

TOUS. A sa fille!

LE PRÉSIDENT. Que signifie?...

LE GÉNÉRAL. Étrange incident! Il faudrait éclaircir... (Il fait signe à quelqu'un qui sort.)

LE PRÉSIDENT. Cette lettre est signée : Éric. (A Éric, en lui remettant la lettre.) Monsieur le baron, est-ce bien là l'écriture de votre ami?

ÉRIC, prenant la lettre. Oui... en effet... c'est bien la main d'Éric.

BAPTISTA, à Joachim. Tiens! je croyais que c'était lui qui avait écrit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu! messieurs, que me veut-on? Ah! mon pauvre Stéphen!

LE PRÉSIDENT. Marguerite... où est ma fille?

MARGUERITE. Ici, à côté, dans la chapelle, où elle prie.

LE PRÉSIDENT. C'est bien, qu'on ne la trouble pas... Mais vous allez entendre avec nous, Marguerite, la lettre dont monsieur le baron va nous donner lecture.

ÉRIC, lisant la lettre. « Amélie, à mes regards, à mon trouble, vous l'avez deviné sans doute... Je vous aime de toute la puissance de mon âme... »

LE PRÉSIDENT. Se peut-il?

ÉRIC, continuant. « Que suis-je, cependant, pour avoir tant de hardiesse? Hélas. Éric, le triste Éric, sans famille, sans patrie, n'a pas même un nom à vous offrir... mais pour vous, Amélie, je puis me créer une autre destinée; si vous m'aimez, aucun effort n'est au-dessus de mon courage; si vous me repoussez au contraire, si vous me préférez un rival dont je crains d'avoir surpris le nom, je ne puis dire, je ne sais moi-même où s'arrêtera mon désespoir. ÉRIC. »

LE PRÉSIDENT, reprenant la lettre. Donnez... Étrange amour que j'apprends ici pour la première fois... en aviez-vous connaissance, monsieur le baron?

ÉRIC. Oui... Je la plaignais...

LE PRÉSIDENT. Et vous, Marguerite?

MARGUERITE. Moi! je voyais bien que le compagnon de M. le baron était un peu galant, un peu rieur... voilà tout.

LE PRÉSIDENT. Mais ce rival, dont il cherchait le nom... était-ce vous, monsieur le baron?

LE GÉNÉRAL, qui a pris le portefeuille. Ce rival, je crois le connaître... Sur la seconde page du portefeuille, je lis en toutes lettres, écrit par la main d'Éric, ce nom : STÉPHEN!

TOUS. Stéphen!

ÉRIC, à part. Ah! je me rappelle.

MARGUERITE, vivement. Tiens! comment le pauvre cher homme avait-il deviné ça? Je ne l'ai jamais dit à personne.

LE PRÉSIDENT. Qu'entends-je!

STÉPHEN. Marguerite!

MARGUERITE. Ma foi, puisque feu ma bonne maîtresse l'approuvait, je peux bien le déclarer tout haut à la justice... Eh bien, oui, messieurs, mon Stéphen, ce brave jeune homme qu'on ose accuser de je ne sais quel crime, n'a jamais eu qu'une seule ambition... c'était de mériter la main de mademoiselle, qu'il aime de toute son âme!...

ÉRIC, à part. C'était vrai!

LE PRÉSIDENT. Marguerite!... qu'avez-vous dit?

MARGUERITE. J'ai dit ce que je savais, et il me semble...

LE PRÉSIDENT. Retirez-vous. (Marguerite sort.)

LE GÉNÉRAL, se levant. Ainsi, Stéphen, vous étiez le rival d'Éric, et il le savait! Ainsi, ce n'est plus seulement une vengeance politique, c'est la jalousie qui vous a armé contre lui!

STÉPHEN. Quoi! vous supposeriez!...

LE GÉNÉRAL. Vous êtes perdu, Stéphen!... le réseau qui vous enveloppe ne peut plus se rompre maintenant, vos doctrines politiques sont connues; vous n'avez pu expliquer votre déguisement ni votre présence sur le théâtre du crime; on lit votre nom sur les tablettes du malheureux Éric comme celui d'un ennemi, d'un rival; tout vous condamne, tout vous accable... Je vous le dis, Stéphen, vous êtes perdu!

LE PRÉSIDENT, au général. Non, je ne puis croire encore... (À Stéphen.) Une dernière fois, Stéphen, je vous en prie, justifiez-vous.

STÉPHEN. Je ne le puis.

LE PRÉSIDENT. Songez-vous aux conséquences que l'on peut tirer de votre silence?

STÉPHEN. Je les accepte toutes.

LE PRÉSIDENT. Souvenez-vous de votre famille... de votre frère...

STÉPHEN. Mon frère!... oui... j'y songe.

LE PRÉSIDENT. Par pitié pour vous-même, répondez.

STÉPHEN. Je n'ai plus rien à dire. (Mouvement général.)

LE PRÉSIDENT. La justice fera son devoir. (Il se lève.)

STÉPHEN, à part. Je devais me taire... O mon frère!... errant, proscrit, un seul mot pouvait te perdre!... reçois ma vie en sacrifice. Pourquoi d'ailleurs la regretterais-je, quand tout ce que j'aime m'est enlevé!

LE PRÉSIDENT, à Éric. Monsieur le baron, je vous invite à remplir une tâche qui vous sera moins difficile qu'à moi... Veuillez prononcer vous-même la sentence qui vient d'être rendue. (Il retombe accablé.)

ÉRIC, à part. Aurai-je la force?

PAVOLO, à Joachim. Regardez donc comme il est pâle! on dirait que c'est lui qui est le condamné. (On entend la cloche de la chapelle.)

ÉRIC, à part. Cette cloche!...

PAVOLO, à Joachim. Comme à Bolzano.

JOACHIM, à Pavolo. Pour les fiançailles.

ÉRIC, à part. Quel sourd frémissement dans tout mon être!... C'est l'heure... (Lisant.) « Au nom de la cour souveraine d'Inspruck, Stéphen Müller, atteint et convaincu d'assassinat sur la personne de... » (Sur le mur du fond se dessine l'ombre de Rodolphe, pâle, montrant sa blessure au cœur; elle étend le bras vers Éric, comme pour lui défendre de continuer. Elle n'est visible que pour Éric.) Oh! le voilà!... (Éric reste immobile, le bras étendu vers l'ombre. La sentence lui échappe et tombe à terre. Rumeur générale).

LE PRÉSIDENT. Eh bien, monsieur le baron, qui vous arrête?

ÉRIC. Lui!... lui!... ne le voyez-vous pas?...

TOUS. Qui donc?

LE PRÉSIDENT. Qu'avez-vous, Rodolphe?

ÉRIC. Rodolphe... oui... il est là... comme vous, comme moi... (À l'ombre.) Pourquoi me regardes-tu ainsi avec tes yeux sans éclat?... Pourquoi me montres-tu la plaie de ta poitrine?...

TOUS. O ciel!

ÉRIC. Puisque tu as une sépulture, que viens-tu encore demander aux vivants?... Oh! laisse-moi, va-t'en... tu seras vengé... mais va-t'en!... Ah!... (Il tombe sur les marches; l'ombre disparaît.)

LE PRÉSIDENT. Messieurs, les affreuses circonstances du meurtre d'un ami ont provoqué cette crise, qui, je l'espère, ne se prolongera pas... Sortez, sortez tous... Que le condamné soit reconduit à la prison de la ville. (Tout le monde sort; le président reconduit le général.)

SCÈNE III.

ÉRIC, LE PRÉSIDENT.

ÉRIC, revenant à lui, à part. Il n'est plus là!... Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, insensé? Terreurs puériles, folles visions, m'égarerez-vous toujours!

LE PRÉSIDENT, revenant vers Éric. Ah! mon ami, Dieu soit loué! ce trouble est dissipé... Quel délire étrange!...

ÉRIC. Oui... en effet... à la vue de ces vêtements... en écoutant ces détails, je n'ai pas été maître... Quelles paroles ai-je prononcées?

LE PRÉSIDENT. Vous pensiez voir votre ami... vous l'interpelliez avec épouvante, comme un fantôme menaçant!...

ÉRIC. Ah! désordre d'esprit trop naturel après tant d'émotions violentes!... Oubliez-le, je vous prie; voyez, il n'en reste plus de traces... Mais ce jugement que j'allais prononcer...

LE PRÉSIDENT. Fiez-vous au général Felmann... il aura soin que la lecture en soit faite au condamné dans sa prison... et la sentence est irrévocable; et cependant, malgré les apparences qui l'accablent, je ne puis m'imaginer que ce jeune homme, que j'ai toujours connu si loyal, si honnête, ait pu se souiller d'un pareil crime... La vengeance politique? il l'a toujours répudiée hautement... la jalousie?... mais cet amour que j'apprends pour la première fois s'est toujours contenu dans les bornes du respect... Vous l'avez vu, vous qui venez ici lui enlever tout espoir, vous l'avez vu calme et résigné... Ah! j'en suis sûr, il a quelque secret qu'il s'obstine à nous taire... et mon cœur se révolte contre des preuves que ma raison a dû admettre... Juge, je l'ai condamné... homme, je crois à son innocence.

ÉRIC. Vous y croyez?...

LE PRÉSIDENT. Vous-même, n'avez-vous pas quelques doutes?

ÉRIC. Des doutes?... non... non... je n'en ai pas.

LE PRÉSIDENT. Mais enfin, la part de la justice est faite; celle de la clémence peut commencer. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait refusé au président d'une cour souveraine la grâce qu'il sollicite lui-même... Vous vous joindrez à moi, j'en suis sûr... vous voudrez être un rival généreux... Et qui sait si le temps n'apportera pas de nouvelles lumières? Qui sait si le condamné qu'on épargne n'emploiera pas cette vie qu'on lui laisse à se justifier?

ÉRIC. Oui! oui!... Il l'essaiera peut-être...

LE PRÉSIDENT. Il y parviendra, je l'espère... (S'asseyant à la table.) Eh bien, ici même, sans perdre un instant, je vais rédiger cette requête qu'un exprès portera sur-le-champ à Vienne.

ÉRIC, à part. Vain espoir! les commissaires sont munis de pleins pouvoirs pour assurer l'effet des condamnations politiques. Il faut que celle-là soit exécutée, il le faut, mon salut est à ce prix!

LE PRÉSIDENT. Voulez-vous signer avec moi?

ÉRIC, allant vers la table. Volontiers... (S'arrêtant.) Mais non...

c'est inutile; je remettrai moi-même cette requête au général, et j'obtiendrai de lui qu'il s'y intéresse vivement.

LE PRÉSIDENT. Vous ferez cela? Vous sauverez ce malheureux jeune homme?

ÉRIC. A une condition, c'est que votre fille ignorera la sentence rendue contre lui. Cette sentence n'a pas été prononcée publiquement, on peut la croire ajournée. Ne mêlons pas des idées de deuil au bonheur d'un pareil jour; qu'Amélie ait foi dans le salut de son ami d'enfance. A quoi bon lui inspirer des terreurs que la clémence impériale rendra sans doute inutiles?

LE PRÉSIDENT. Vous avez raison... Tous ceux qui l'approcheront auront ordre de lui dire que le procès est suspendu, et que nous profiterons de ce délai pour nous livrer à une nouvelle instruction, d'où peut ressortir l'innocence de Stéphen.

ÉRIC. Par ce moyen, la cérémonie ne sera pas différée.

LE PRÉSIDENT. Dieu m'est témoin qu'il m'en coûte de l'achever sous de pareils auspices! Mais la sainte femme qui nous en a imposé la loi veillera, je l'espère, sur le bonheur de ceux qu'elle a aimés! Allez, mon fils, allez remettre cette demande entre les mains de celui qui peut tout pour le salut de Stéphen.

ÉRIC, à part. Et qui peut tout pour sa perte! (Il sort par la droite.)

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, puis PAVOLO.

LE PRÉSIDENT. Et maintenant, ne songeons plus qu'au repos de ma fille... à son bonheur.

PAVOLO, entrant. Monsieur le président, un étranger est là qui vous demande.

LE PRÉSIDENT. Eh! dans quel moment!

PAVOLO. Il dit que vous le connaissez... Moi aussi, il me semble que je le connais... seulement, je ne peux pas mettre son nom sur sa figure.

LE PRÉSIDENT. C'est bien... qu'il entre.

PAVOLO, en dehors. Entrez, monsieur.

GEORGES, entrant, à Pavolo. Laissez-nous.

PAVOLO, en s'en allant. Ah! j'y suis!... c'est M. Rodolphe. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, GEORGES.

GEORGES, au président. Monsieur le président ne me reconnaît pas?... Georges Müller.

LE PRÉSIDENT. Georges! le frère de Stéphen!

GEORGES. J'arrive pour l'embrasser.

LE PRÉSIDENT. Que dites-vous?

GEORGES. Compromis dans les derniers troubles de l'Italie, une amnistie récente m'a enfin donné le droit de reparaître, et c'est vers vous que je suis venu d'abord; vers vous, le bienfaiteur de mon frère... Mais où est-il?

LE PRÉSIDENT. Vous le verrez bientôt. (A part.) Il ne sait rien.

GEORGES. Tous les bonheurs à la fois! car le sort me ménage une autre rencontre. Ne dois-je pas retrouver ici un ami, un compagnon de voyage, le baron Rodolphe de Neubourg?

LE PRÉSIDENT. Il va devenir l'époux de ma fille.

GEORGES. Je le sais; j'étais près de lui quand il a reçu cette heureuse nouvelle.

LE PRÉSIDENT. Vous me voyez occupé des apprêts de ce mariage auquel, je l'espère, vous nous ferez l'honneur d'assister.

GEORGES. De grand cœur... avec mon frère, que je ne quitterai pas de quelques jours.

LE PRÉSIDENT. Votre frère!

GEORGES. Qu'avez-vous?... Ce trouble... cet embarras... Serait-il arrivé quelque malheur?

LE PRÉSIDENT. Oh! rien de sérieux... je l'espère...

GEORGES. Mais enfin...

LE PRÉSIDENT. Dispensez-moi de vous répondre. Votre ami se chargera de vous donner tous les éclaircissements... Mais je l'entends... je vous laisse ensemble. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

GEORGES, puis ÉRIC.

GEORGES. Que signifie ce langage?... et qu'ai-je à craindre?

ÉRIC, à part, en rentrant par la droite. Tout s'apprête... et, dans une heure, mon secret sera enseveli avec mon rival... (Apercevant Georges.) Un étranger!

GEORGES. Enfin, mon cher Rodolphe, je puis... Ciel! Éric!

ÉRIC. Georges! (Il demeure stupéfait.)

GEORGES. Éric!

ÉRIC. Est-ce encore un fantôme?... Non... il est là... il parle... Georges!

GEORGES. J'attendais Rodolphe, et c'est Éric que je retrouve!...

ÉRIC. Plus bas!

GEORGES. Comment se fait-il?...

ÉRIC. Silence! te dis-je.

GEORGES. Mais Rodolphe?

ÉRIC. Rodolphe!... c'est là le secret qu'il faut garder... sur ta tête... je t'en prie, je t'en supplie!

GEORGES. Que veux-tu dire?

ÉRIC. Je passe ici pour lui.

GEORGES. Malheureux!

ÉRIC. Tais-toi... jamais Éric n'aurait obtenu Amélie, et tu sais si je l'aime! je ne pouvais pas vivre sans elle!

GEORGES. Mais Rodolphe?

ÉRIC. Rodolphe!

GEORGES. Où est-il?

ÉRIC. Le sais-je?

GEORGES. Il aurait consenti?...

ÉRIC. Oui.

GEORGES. Tu l'as donc revu après notre séparation?

ÉRIC. Oui... je l'ai revu...

GEORGES. Mais son héritage?...

ÉRIC. Son héritage... je le rendrai.

GEORGES. Mais tout se découvrira.

ÉRIC. Jamais!... si tu te tais.

GEORGES. Mais je ne comprends pas que Rodolphe, si attaché à ses titres, à son nom...

ÉRIC. Eh! tu n'as pas besoin de comprendre!... un mot de toi... c'est la mort... Mon Dieu, suppose, que sais-je, moi?... que Rodolphe a compris qu'Amélie ne l'aimerait pas; que pourtant, s'il refusait de l'épouser, l'héritage de sa tante lui échapperait, et qu'alors moi, au prix de son nom, de ses titres, je me suis engagé à lui rendre cette fortune...

GEORGES. Quoi! c'est cela?

ÉRIC. Si tu veux... mais je te connais; ta conscience se révolterait en voyant ce mariage... malgré toi, tu me trahirais, tu me ferais perdre Amélie, que j'ai achetée au prix de mon âme...

GEORGES. Éric!

ÉRIC. Tais-toi... me nommer, c'est me perdre!... Georges, au nom de l'amitié que tu me portais, quitte ce château à l'instant même...

GEORGES. Non.

ÉRIC. Non, dis-tu?

GEORGES. Non. Que ce soit une fraude infâme, ou un marché plus infâme encore, je ne le laisserai pas se consommer devant moi! Je parlerai haut, en honnête homme!

ÉRIC, lui saisissant le bras. Tais-toi, te dis-je, ou tremble!

GEORGES. Pour moi?

ÉRIC. Pour ton frère!

GEORGES. Mon frère!

ÉRIC. Condamné tout à l'heure ici comme assassin!

GEORGES. Lui! Stéphen!...

ÉRIC. Condamné politique et prêt à être exécuté!

GEORGES. Dieu! mon frère!... C'est impossible! il est innocent!

ÉRIC. Et quand il le serait! qui est-ce qui le prouvera?... Moi seul, entends-tu, moi seul j'ai le pouvoir de le sauver.

GEORGES. Toi!

ÉRIC. A une condition, c'est que tu garderas le silence, et que tu partiras à l'instant même...

GEORGES. Ah! tu me trompes!... Mon frère jugé comme meurtrier!... je ne te crois pas!

ÉRIC, l'entraînant vers une fenêtre. Viens ici... regarde... derrière ce château, là... à l'angle du fossé... vois-tu ces soldats autrichiens?... Ils préparent leurs armes, car leur victime va descendre... c'est ton frère que la mort attend là... une mort obscure... honteuse!...

GEORGES. Ciel!

ÉRIC. Cette mort, suspendue encore, d'un mot je puis la détourner... le veux-tu?

GEORGES. Ah! tout pour la vie de mon frère... et pour son honneur aussi!

ÉRIC. Je sauverai sa vie et son honneur. A ce prix, tu m'obéiras?

GEORGES. Oui.

ÉRIC. Tu le jures... par la tête de ton frère?

GEORGES. Je le jure.

ÉRIC. Eh bien, laisse-moi seul... entre ici... dans un instant je te rappellerai.

GEORGES. Quel terrible mystère ! (Il entre à droite.)

SCÈNE VII.

ÉRIC, puis PAVOLO et LE GÉNÉRAL.

ÉRIC, seul, refermant la porte. Personne ne peut me voir... vite, écrivons... (Il écrit quelques mots avec rapidité, puis il se lève.) Quelqu'un!... (Pavolo entre.) Il faut que je parle sur-le-champ au général.

PAVOLO. Le voici lui-même.

ÉRIC, à Pavolo. Reste là... tout près.

LE GÉNÉRAL, bas à Éric. Je vous cherchais... mes instructions me dispensent de me rendre aux prières de M. le président; si cependant, par égard pour mademoiselle de Stokhausen, vous désirez que l'exécution soit secrète...

ÉRIC. Suspendez tout, monsieur, le condamné est innocent.

LE GÉNÉRAL. Que dites-vous?

ÉRIC. A l'instant même, un ami vient de m'en apporter la preuve.

LE GÉNÉRAL. La preuve!

ÉRIC. Irrécusable. Vous connaissez l'écriture d'Éric; vous avez lu la lettre trouvée dans son portefeuille...

LE GÉNÉRAL. La voilà.

ÉRIC, lui montrant la lettre qu'il vient d'écrire. Eh bien, comparez-la avec celle-ci. Est-ce bien la même écriture?

LE GÉNÉRAL. Sans doute, et la même signature.

ÉRIC. Lisez.

LE GÉNÉRAL. « Rodolphe... Georges... mes amis... seul dans le monde, sans espoir... en proie à un amour dédaigné, je ne vois de refuge que dans la mort... Quand vous recevrez cette lettre, l'un ou l'autre, je ne serai plus. Adieu! soyez plus heureux que votre ami. ÉRIC. » Un suicide!

ÉRIC. Oui, un suicide! les apparences étaient fausses; il n'y avait pas de meurtrier.

LE GÉNÉRAL. Monsieur le baron, l'authenticité de cette lettre va être proclamée publiquement, et, devant une preuve aussi convaincante, toute condamnation s'efface. Je vais moi-même ouvrir la prison de Stéphen...

ÉRIC. Allez, allez vite... (Le général sort.) Pavolo! (Pavolo s'approche.) Suis-le. Dès que le prisonnier sera en liberté, mène-le toi-même à la porte Saint-Charles... il comprendra que, le jour de mon mariage, il doit s'éloiguer d'Inspruck. Tu attendras là de nouveaux ordres.

PAVOLO. Fort bien. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

ÉRIC, GEORGES.

ÉRIC, ouvrant la porte de gauche. Georges! Georges!

GEORGES, paraissant. Eh bien?

ÉRIC. Ton frère est sauvé.

GEORGES. Sauvé! comment?

ÉRIC. Que t'importe? Une preuve, un écrit que tu es censé avoir apporté toi-même, et que tu ne chercheras pas à connaître... J'ai tenu ma promesse; je réclame ton serment... Va trouver ton frère à la porte Saint-Charles; il est là; partez tous les deux, et que je ne vous revoie jamais!... Quelqu'un! silence, silence!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, AMÉLIE.

LE PRÉSIDENT. Qu'ai-je appris? Stéphen sauvé, son innocence reconnue!

ÉRIC, montrant Georges. Par les soins de son frère.

AMÉLIE, à Georges. Ah! monsieur, soyez béni!... Mais où est-il?

ÉRIC. Il va s'éloigner.

AMÉLIE. Comment?

LE PRÉSIDENT. Il le faut, ma fille. Après la révélation des sentiments que son cœur nourrissait pour toi...

GEORGES, à part. Qu'entends-je?

ÉRIC. Amélie, pardonnez si mon impatience dévore les instants...

LE PRÉSIDENT. Le prieur va descendre à la chapelle.

AMÉLIE, à part. O Dieu!

LE PRÉSIDENT, à Éric. Votre ami vous servira-t-il de témoin?

ÉRIC, vivement. Non... Georges va rejoindre son frère.

GEORGES. En effet... je ne puis rester...

ÉRIC, bas. C'est bien. (Haut.) Adieu, Georges, adieu!... Venez, Amélie.

SCÈNE X.

GEORGES, puis STÉPHEN.

GEORGES. C'en est donc fait! je l'ai reconnu publiquement! Ah! ma conscience se soulève... mais j'ai juré... ô mon frère, quel sacrifice!... partons pour le rejoindre.

STÉPHEN, entrant à gauche. C'est lui! Georges!

GEORGES. Stéphen!... (Ils s'embrassent.) Quel bonheur!... mais comment se fait-il que tu sois revenu ici?... je devais te rejoindre hors des murs de la ville...

STÉPHEN. Oui, mais j'ai craint quelque piége. Ce paysan chargé de me conduire, m'a appris que tu étais dans cet hôtel, toi, un proscrit!... J'ai pensé que peut-être tu courais quelque danger, et je suis venu le partager avec toi.

GEORGES. Mon bon frère! rassure-toi: la crainte a arraché une amnistie à nos bourreaux, et je suis libre... Viens, quittons ces lieux.

STÉPHEN. Mon frère!

GEORGES. Qui te retient encore?... M'aurait-on dit vrai? et ton amour pour Amélie...

STÉPHEN. Ah! j'aurais voulu lui dire un dernier adieu!

GEORGES. Du courage, Stéphen!... Ne sais-tu pas qu'en ce moment même, elle épouse ton rival!

STÉPHEN. Oui!... le baron Rodolphe, mon juge!

GEORGES. Ton juge!... lui?

STÉPHEN. Ah! je lui pardonne; il croyait venger son ami.

GEORGES. Son ami! que dis-tu? Voyons, explique-toi, car je ne comprends pas!...

STÉPHEN. Quoi! tu ignores de quel crime j'étais accusé?

GEORGES. D'un meurtre, m'a-t-on dit, d'un meurtre politique...

STÉPHEN. Commis dans les montagnes de l'Orzeler, pendant que j'étais à ta recherche sous les habits d'un colporteur... un voyageur assassiné, disait-on, et jeté dans un précipice.

GEORGES. Grand Dieu! il se nommait?

STÉPHEN. Éric.

GEORGES. Éric!... et celui... qu'on appelle ici le baron Rodolphe?

STÉPHEN. Compagnon de voyage de la victime. Cet événement tragique a tellement exalté sa tête, qu'en prononçant mon arrêt, il croyait voir l'ombre de son ami.

GEORGES. Dieu juste!... je reconnais ta main dans tout ceci! C'est toi qui m'as amené pour être accusateur à mon tour!... merci, mon Dieu, merci!

STÉPHEN. Que veux-tu dire?

GEORGES. Rien... rien... apprends-moi seulement par quel moyen tu as été justifié.

STÉPHEN. Par un écrit du malheureux Éric lui-même, qui avait un projet de suicide.

GEORGES. Quel trait de lumière! Ah! je comprends tout, maintenant; et je le ménagerais encore?... non, non!

STÉPHEN. Georges!...

GEORGES. Tu aimes Amélie, et tu es aimé d'elle!... va, cours à la chapelle... dis qu'on suspende la cérémonie.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PAVOLO.

PAVOLO. Enfin, ils sont mariés!

STÉPHEN ET GEORGES. Mariés!

PAVOLO. C'est fini! La drôle de noce... M. le baron a changé de couleur deux ou trois fois... Quant à mam'zelle, oh! c'est différent! toujours pâle comme une morte...

STÉPHEN. Ah! Georges!

GEORGES. Ne désespère pas, et va m'attendre derrière les ruines...

STÉPHEN. Que vas-tu faire? je ne te quitte pas...

GEORGES. Non, tu ne dois pas paraître dans ce qui va se passer... Seul, je puis arracher le masque... Il vient! qu'il ne te voie pas surtout! Va-t'en... va-t'en... je le veux... embrasse-moi, adieu!... à bientôt... (Il fait sortir Stéphen avec Pavolo.)

SCÈNE XII.

GEORGES, puis ÉRIC.

GEORGES, seul. Et maintenant, que le ciel me soit en aide!

ÉRIC, entrant. C'est toi?... tu n'es pas parti?

GEORGES, avec une insouciance affectée. Mon Dieu, non.

ÉRIC. Pourquoi?

GEORGES. Tu me pardonneras... que veux-tu? J'étais venu ici pour mon frère d'abord... mais dans la surprise où m'a

jeté la rencontre, j'ai perdu de vue l'autre motif qui m'amenait.

ÉRIC. Pars vite... ton frère attend.

GEORGES, de même. Oui, je te remercie de l'avoir sauvé... j'ignore quel moyen tu as employé pour cela, c'est ton secret... je ne demande pas à le savoir... Du reste, je te pardonne de bon cœur une usurpation de titres, qui ne regarde que Rodolphe; si cela lui convient, je n'ai rien à dire... Je vais m'éloigner, mais auparavant, il faut que je te confie mon embarras. Par le temps où nous vivons, on ne voyage pas toujours avec sécurité, je n'ai voulu porter sur moi ni or ni valeur d'aucune espèce; mais tu sais si je suis solvable; tu connaissais mes affaires aussi bien que les tiennes, quand nous voyagions à frais communs.

ÉRIC. Eh bien?

GEORGES. Eh bien, je vais à Munich; le baron Rodolphe possède là des biens immenses dont il vient d'hériter de sa tante la chanoinesse... endosse seulement cette traite sur le premier banquier de Munich...

ÉRIC. Signer?

GEORGES. N'es-tu pas maintenant le baron Rodolphe... et puisque ton ami est d'accord avec toi... tu n'as pas peur qu'il revienne pour te disputer sa signature...

ÉRIC. N'importe!... cela ne se peut.

GEORGES. Comme tu voudras... il est possible que d'ici à demain il m'arrive des traites, j'attendrai dans ce château, auprès de mon frère...

ÉRIC. Malheureux!... y penses-tu? devant lui, devant toi, puis-je vivre?

GEORGES. En ce cas, débarrasse-toi donc de ma présence... c'est aisé. (Tirant un effet de son portefeuille.) Tiens, un effet de deux cents florins... mets là seulement : Bon pour deux cents florins.

ÉRIC, à la table. Oui.

GEORGES, à part. Il écrit... il signe!

ÉRIC, lui rendant l'effet. Tiens... et va-t'en.

GEORGES, le prenant; haut, avec force. Pas encore... car j'ai une preuve!

ÉRIC. Une preuve?

GEORGES, appelant. Quelqu'un!

ÉRIC. Malheureux!... qui appelles-tu?

GEORGES. Le président, sa fille, tout le monde!...

ÉRIC. Que veux-tu donc?

GEORGES. Je veux leur dire que Rodolphe est mort assassiné!

ÉRIC. Assassiné?

GEORGES. Oui, assassiné!... quelques minutes après notre séparation... et je viens le venger

ÉRIC. Sur qui?

GEORGES. Sur toi.

ÉRIC. Tu m'accuses?

GEORGES. Il est mort sous ton nom, et tu vis sous le sien.

ÉRIC. Es-tu mon juge?

GEORGES. Étais-tu celui de mon frère?

ÉRIC. Eh bien, tu ne sortiras pas d'ici!... je ne crains rien. c'est à un homme que j'ai affaire! (Il va fermer les portes.)

GEORGES. Quoi! veux-tu donc aussi m'assassiner, n'est-ce pas assez d'un meurtre?

ÉRIC. Un meurtre? non!... un duel. (Il détache deux épées et en jette une à Georges.)

GEORGES. Avec un assassin?... jamais.

ÉRIC. Défends-toi, ou tu es mort!

GEORGES. Un duel sans témoins!

ÉRIC. Défends-toi, te dis-je.

GEORGES, ramassant l'épée. Eh bien, donc! que Dieu me protége!

ÉRIC. Ah!... en garde!... (Il l'attaque. L'armure de gauche s'ouvre et laisse voir l'ombre de Rodolphe, pâle et sanglante.) Ah! encore lui! (A l'ombre.) Devant toi, malgré toi, j'aurai sa vie!... (L'ombre, par un geste, fait reculer Éric; l'épée de Georges, ne trouvant plus d'obstacle, entre dans le cœur d'Éric.)

GEORGES. Meurs donc.

ÉRIC, tombant. Ah!... (L'armure se referme et l'ombre disparaît. — On enfonce la porte, le président, Stéphen, Amélie, Marguerite et Pavolo paraissent, ils reculent épouvantés.)

LE PRÉSIDENT. Que vois-je?... un homme assassiné! Rodolphe?...

GEORGES. Non... celui-ci, que j'ai tué loyalement, en duel, ce n'est pas Rodolphe... c'est son meurtrier... c'est Éric.

TOUS. Éric!

GEORGES. Amélie était le prix d'une imposture dont voici la preuve... (Il montre le papier.) Elle n'est sa femme ni devant Dieu, ni devant les hommes, et mon frère accusé par lui du crime qu'il avait commis, mon noble frère, son rival, condamné par lui et par vous, monsieur le président, vous demande, par ma voix, une réparation.

LE PRÉSIDENT. Ah! qu'il la reçoive de mes mains.

STÉPHEN. Amélie!

ÉRIC, se soulevant. O rage!... tant de crimes inutiles... Rodolphe... tu es vengé! (Il meurt.)

FIN

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE A. VARIGAULT.

[BIBLIO]THÈQUE CONTEMPORAINE ET COLLECTION DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Format grand in-18, à 3 francs le volume

CHAMPFLEURY vol.
Contes vieux et nouveaux. 1
Les Excentriques.—2e édit. 1
Mascarade de la vie paris. 1
A. CHALLAMEL
Les Bâtards célèbres . . 1
PHILARÈTE CHASLES
Souvenirs d'un médecin. . 1
LE Cte DE CHEVIGNÉ
Contes rémois. — 4e édit. 1
F. CLAUDE
Les Psaumes 1
Le Roman de l'Amour. . 1
LOUISE COLLET
Lui. — 3e édition . 1
EUGÈNE CORDIER
Le Livre d'Ulrich. . . 1
H. CORNE
Souvenirs d'un Proscrit. . 1
CHARLES DE COURCY
Les Hist. du café de Paris. 1
VICTOR COUSIN
Philosophie de Kant . 1
Philosophie écossaise. . 1
Philosophie sensualiste. 1
CUVILLIER-FLEURY
Études hist. et littéraires. 2
Nouvelles études historiques et littéraires. . . 1
Dernières études historiques et littéraires. . . 1
Historiens, poetes et romanciers. 2
Voyages et voyageurs. . 1
LE GÉNÉRAL DAUMAS
Les Chevaux du Sahara. . 1
PAUL DELTUF
Contes romanesques. . . 1
Récits dramatiques. . . 1
A. DESBAROLLES
Voy. d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour . 1
EMILE DESCHANEL
Causeries de quinzaine. . 1
Christophe Colomb. . . 1
CHARLES DOLLFUS
Lettres philosophiques. — 1
Révélations et Révélateurs 1
MAXIME DU CAMP
Expédition de Sicile. . . 1
E. DUFOUR
Les Grimpeurs des Alpes. 1
BENJAMIN DULAC
Une Aurore boréale . . 1
ALEXANDRE DUMAS
Les Garibaldiens. . . . 1
Théâtre, tome I à V . . 5
ALEX. DUMAS FILS
Contes et Nouvelles. . . 1
CAMILLE DUTRIPON
Edmée. 1
CHARLES EDMOND
Souvenirs d'un dépaysé. . 1
MADAME ELLIOTT
Mém. sur la Révol. franç. 1
FEUILLET DE CONCHES
Léopold Robert. . . . 1
OCTAVE FEUILLET
Bellah. 1
La Petite Comtesse. . . 1
Histoire de Sibylle . . 1
Le Roman d'un jeune homme pauvre. 1
Scènes et Comédies . . 1
Scènes et Proverbes. . 1
PAUL FEVAL
Quatre femmes et un homme. — 2e édition. . . 1
ERNEST FEYDEAU
Alger. — Étude. . . . 1
Un Début à l'Opéra. . . 1
Le Mari de la danseuse. . 1
Monsieur de Saint-Bertrand 1
LOUIS FIGUIER
Les Eaux de Paris. . . 1
GUSTAVE FLAUBERT
Madame Bovary. . . . 1
EUGÈNE FORCADE
Études historiques. . . 1
Histoire des causes de la guerre d'Orient. . . 1
VICTOR FRANCONI
Le Cavalier. 1
L'Écuyer. 1
ARNOULD FRÉMY
Les Mœurs de notre temps. 1
EUGÈNE FROMENTIN
Une Année dans le Sahel. 1
Un Été dans le Sahara . 1
LÉOPOLD DE GAILLARD
Questions italiennes. . . 1
P. GARREAU
Essais sur les premiers principes des sociétés. 1
AGÉNOR DE GASPARIN
Le Bonheur. — 2e édition. 1
Un Grand Peuple qui se relève. — 4e édition. . 1
****
Les Horizons célestes. — 1
Les Horizons prochains.— 1
Vesper. 1
Les Tristesses humaines. 1
BENJAMIN GASTINEAU
Les Femmes des Césars. . 1
JULES GÉRARD
Le Tueur de Lions
Voyages et Chasses dans l'Himalaya 1
LÉON GOZLAN
Balzac chez lui. . . . 1
Histoire d'un diamant . 1
GREGOROVIUS
Traduction de F. Sabatier
Les Tombeaux des papes romains. 1
F. DE CROISEILLIEZ
Les Cosaques de la Bourse 1
Histoire de la chute de Louis-Philippe. . . . 1
AD. GUEROULT
Études de politique et de philosophie religieuse. 1
AMÉDÉE GUILLEMIN
Les Mondes. Causeries astronomiques. . . . 1
M. GUIZOT
Trois générations : 1789-1814-1848. . . . 1
LE Cte GUY DE CHARNACÉ
Études d'économie rurale. 1
F. HALÉVY
Souvenirs et Portraits. . 1
Derniers souv. et portraits. 1
B. HAURÉAU
Singularités hist. et littér. 1
LE Cte D'HAUSSONVILLE
Histoire de la politique extérieure 1830-1848 . . 2
Histoire de la réunion de la Lorraine à la France. 4
****
Robert Emmet. — 2e édit. 1
Souvenirs d'une demoiselle d'honneur de la duchesse de Bourgogne.—2e édit. 1
HENRI HEINE
De la France.—*Nouv. éd.* 1
De l'Allemagne 2
Lutèce 1
Poemes et Légendes. . 1
Reisebilder, tabl. de voyage 2
CAMILLE HENRY
Le Roman d'une femme laide. — 2e édition. . 1
Une Nouvelle Madeleine . 1
HOFFMANN
Traduction Champfleury
Contes posthumes. . 1
ROBERT HOUDIN
Confid. d'un prestidigitat. 2
ARSÈNE HOUSSAYE
Mademoiselle Mariani. . 1
CHARLES HUGO
Une Famille tragique. . 1
UN INCONNU
Mess. X et Madame ***. 1
WASINGTON IRVING
Au bord de la Tamise. . 1
ALFRED JACOBS
L'Océanie nouvelle. . . 1
PAUL JANET
La Famille. . . . 1
LOUIS JOURDAN
Les Fem. dev. l'échafaud. 1
JULES JANIN
Barnave. — *Nouv.* édit. 1
Les Contes du chalet. . 1
Contes fantastiques et contes littéraires. . . . 1
Hist. de la litt. dramat. 6
KARL-DES-MONTS
Les Légendes des Pyrénées. — 4e édition. . 1
ALPHONSE KARR
De Loin et de Près. . 1
En fumant. — 2e *édition*. 1
Lett. écrites de mon jardin 1
Sur la plage. 1
LA BRUYÈRE
Les Caractères. . . . 2
LAMARTINE
Les Confidences. . . . 1
Geneviève, Histoire d'une Servante. 1
Nouvelles Confidences . 1
Toussaint Louverture. . 1
PRINCE DE LA MOSKOWA
Souvenirs et Récits. . . 1
LANFREY
Les Lettres d'Everard. . 1
VICTOR DE LAPRADE
Poëmes évangéliques. . 1
Psyché. 1
Les Symphonies.—Idylles héroïques. 1
FERD. DE LASTEYRIE
Les Travaux de Paris. . 1
DE LATENA
Étude de l'homme. . . . 2
EM. DE LATHEULADE
De la Dignité humaine. . 1
ANTOINE DE LATOUR
L'Espagne relig. et littér. 1
Études sur l'Espagne. . 2
La Baie de Cadix . . . 1
Tolède et les bords du Tage. 1
CH. DE LA VARENNE
Victor-Emmanuel II et le Piémont. 1
CH. LAVOLLÉE
La Chine contemporaine. 1
ERNEST LEGOUVÉ
Lectures à l'Académie. . 1
JOHN LEMOINNE
Études critiques et biographiques. 1
Nouvelles études critiques et biographiques. . . 1
CH. LEMAGIÈRES
Œuvres dramatiques et Légendes. 1
Souvenirs historiques et parlementaires. . . 1
FRANZ LISZT
Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie. . 1
LE ROI LOUIS-PHILIPPE
Mon Journal. — Événements de 1815 . . . 2
LE VICOMTE DE LUDRE
Dix années de la cour de Georges II. . . . 1
CHARLES MAGNIN
Histoire des Marionnettes. 1
FÉLICIEN MALLEFILLE
Le Collier 1
HECTOR MALOT
Les Amours de Jacques. . 1
Les Victimes d'amour. . 1
La vie moderne en Anglet. 1
AUGUSTE MAQUET
Les Vertes-Feuilles. . . 1
LE Cte DE MARCELLUS
Chants populaires de la Grèce moderne . . 1
CH. DE MAZADE
L'Italie moderne. . . 1
La Pologne contemporaine 1
EM. DU MERAC
Placide de Javerny. . . 1
MERCIER
Tabl. de Paris. *Nouv. éd.* 1
PROSPER MÉRIMÉE
Les Deux Héritages . . 1
Épisode de l'Histoire de Russie. 1
Étud. sur l'Hist. romaine 1
Mélanges hist. et littér. . 1
Nouvelles. — 4e *édition*. 1
MÉRY
Un Crime inconnu. . . 1
Monsieur Auguste. 2e *éd.* 1
Les Nuits espagnoles . . 1
Poésies intimes. . . . 1
Théâtre de salon.-2e édit. 1
Ursule. 1
EDOUARD MEYER
Contes de la mer Baltique 1
L'ABBÉ TH. MITRAUD
De la Nature des Sociétés humaines. 1
CÉLESTE MOGADOR
Mémoires complets. . . 4
PAUL DE MOLÈNES
L'Amant et l'Enfant. . 1
Aventures du temps passé. 1
Le Bonheur des Maisons. 1
Caract. et Récits du temps 1
Comment. d'un soldat . 1
La Folie de l'Épée. . . 1
Histoires sentim. et milit. 1
CHARLES MONSELET
L'Argent maudit. . . . 1
La Franc-Maçonnerie des Femmes 1
Les galanteries du XVIIIe siècle. 1
HENRY MURGER
Les Nuits d'hiver. — Poésies complètes . . . 1
PAUL DE MUSSET
Un Maître inconnu . . 1
NADAR
La Robe de Déjanire. . . 1
LA COMTE NATHALIE
La Villa Galietta. . . . 1
CHARLES NISARD vol.
Mémoires et correspondances hist. et littér. inédits, 1726 à 1816. .
D. NISARD
Études de critique littér. 1
Études d'histoire et littér. 1
Étud. sur la Renaissance. 1
Souvenirs de voyages . 1
LE VICOMTE DE NOÉ
Les Bachi-Bozoucks et les chasseurs d'Afrique. 1
TH. PAVIE
Récits de terre et de mer. 1
Scènes et Récits des pays d'outre-mer. . . . 1
L. DE PESQUIDOUX
L'École anglaise (1672-1851). 1
Voyage artist. en France. 1
A. PEYRAT
Études hist. et religieuses 1
Histoire et Religion. . . 1
LAURENT PICHAT
Cartes sur table. — Nouv. 1
La Sibylle. 1
AMÉDÉE PICHOT
Sir Charles Bell. . . 1
GUSTAVE PLANCHE
Études littéraires. . . 1
Études sur l'école franç. 2
Études sur les arts. . . 1
EDOUARD PLOUVIER
La Belle aux cheveux bleus. — 2e édition. . 1
F. PONSARD
Études antiques. . 1
Théâtre complet.-3e *édit.* 1
A. DE PONTMARTIN
Causeries littéraires . 1
Nouvelles Causeries littér. 1
Dern. Causeries littér. . 1
Causeries du samedi. . 1
Nouv. Causeries du samedi 1
Dern. Causeries du samedi 1
Le Fond de la coupe. . 1
Les Jeudis de madame Charbonneau. . . . 1
Les Semaines littéraires. 1
Nouv. semaines littéraires. 1
EUGÈNE POUJADE
Le Liban et la Syrie. . 1
VICTOR POUPIN
Un Mariage entre mille. 1
PRÉVOST-PARADOL
Elisabeth et Henri IV 1
Essais de politique et de littérature. (2e série.). 1
Quelques pages d'Histoire contemporaine. — Lettres politiques. . . . 1
F. PUAUX
Hist. de la Réform. franç. 6
LOUIS RATISBONNE
L'Enfer du Dante. . . 2
Le Paradis du Dante. . 2
Le Purgatoire du Dante. 2
Impressions littéraires. . 1
Morts et Vivants. . . . 1
PAUL DE RÉMUSAT
Les Sciences naturelles. . 1
LOUIS REYBAUD
La Comtesse de Mauléon. 1
Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. 1
Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques. . . 1
Nouvelles. 1
Romans. 1
Scènes de la vie moderne. 1
La Vie à rebours. . . 1
La Vie de corsaire. . . 1
La Vie de l'employé. . . 1
CHARLES REYNAUD
Œuvres inédites. . . . 1
HENRI RIVIÈRE
La Main coupée. . . . 1
AMÉDÉE ROLLAND
Les Fils de Tantale. . . 1
La Foire aux mariages . 1
VICTORINE ROSTAND
Au bord de la Saône. . . 1
JEAN ROUSSEAU
Les coups d'épée dans l'eau 1
Paris dansant. — 2e édit. 1
C. A. SAINTE-BEUVE
Nouveaux lundis. . . . 2
SAINT-RENÉ TAILLANDIER
Allemagne et Russie. . 1
La Comtesse d'Albany. . 1
Hist. et Philos. religieuse 1
Lettres inéd. de Sismondi. 1
Littérature étrangère. — Écriv. et poetes moder. 1
GEORGE SAND
André. . . . . . .
Antonia. . . . . . .
Constance Verrier. . .
Elle et Lui. . . . .
La Famille de Germandre.
François le Champi. . .
Indiana. . . . . . .
Jean de la Roche. . .
Lettres d'un voyageur. .
Mademoiselle la Quintinie.
Les Maîtres Mosaïstes .
La Mare au Diable. . .
Le Marquis de Villemer.
Mauprat. . . . . .
Mont-Revêche. . . .
Nouvelles . . . . .
La Petite Fadette. . .
Tamaris. . . . . .
Valentine. . . . . .
Valvèdre. . . . . .
La Ville noire. . . .
MAURICE SAND
Six mille lieues à toute vapeur. . . . . .
JULES SANDEAU
Un Début dans la magistrature. . . . . .
La Maison de Penarvan .
FRANCISQUE SARCEY
Le Mot et la chose. . .
EDMOND SCHERER
Études critiques sur la littérature contemporaine.
FERNAND SCHICKLER
En Orient. . . . . .
EUGÈNE SCRIBE
Historiettes et Proverbes.
Nouvelles. . . . . .
WILLIAM N. SENIOR
La Turquie contemporaine
DE STENDHAL
De l'Amour. — *Seule édition complète*. . . 1
La Chartreuse de Parme. 1
Chroniques italiennes. .
Correspondance inédite . 2
Histoire de la peinture en Italie. 1
Mém. d'un touriste. vol. 2
Nouvelles inédites. . . 1
Promenades dans Rome. 2
Racine et Shakspeare. . 1
Romans et Nouvelles . 1
Rome, Naples et Florence. 1
Le Rouge et le Noir. . 1
Vie de Rossini. . . . 1
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase. . 1
DANIEL STERN
Florence et Turin. . . 1
MATHILDE STEV...
Le Oui et le Non des femmes. 1
EDMOND TEXIER
Contes et Voyages. . . 1
Critiques et Récits littér. 1
CH. THIERRY-MIEG
Six semaines en Afrique. 1
EMILE THOMAS
Hist. des ateliers nationaux 1
TIRSO DE MOLINA
Théâtre — Traduit par Alphonse Royer. . . . 1
MARIO UCHARD
Le mariage de Gertrude. 1
Raymon — 2e édition. . 1
E. DE VALBEZEN
Le Malle de l'Inde . . 1
Récits d'hier et d'aujourd'hui 1
AUGUSTE VACQUERIE
Profils et Grimaces. . 1
OSCAR DE VALLÉE
Les Manieurs d'argent. . 1
MAX VALREY
Ces Pauvres Femmes ! . 1
Les Victimes du mariage. 1
THÉODORE VERNES
Naples et les Napolitains 1
ALFRED DE VIGNY
Cinq-Mars 1
SAMUEL VINCENT
Méditations religieuses. . 1
Protestantisme en France 1
LÉON VINGTAIN
De la Liberté de la presse. 1
Vie publique de Royer-Collard. 1
L. VITET
Essais historiques et litt. 1
La Ligue. Scènes histor. 2
RICHARD WAGNER
4 poèmes d'opéras allem. 1
FRANCIS WEY
Christian (roman inédit). 1
E. YEMENIZ
La Grèce moderne. — Héros et Poetes . . . 1

Lagny. — Imprimerie de A. Varigault.